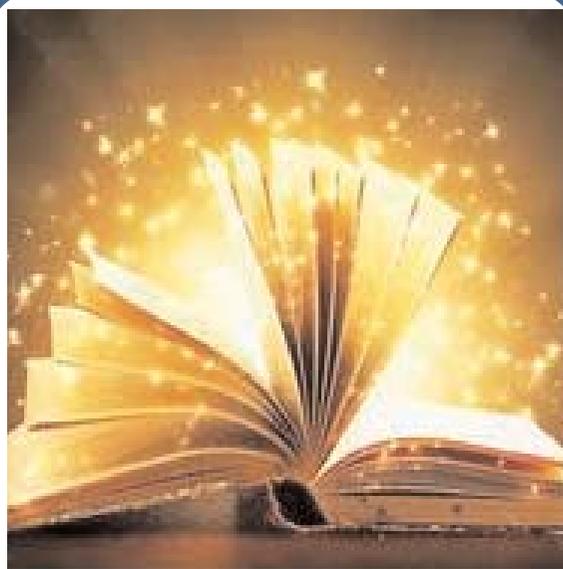


Le Calepin

- BLEU -

n°67 - 1^{er} octobre 2023

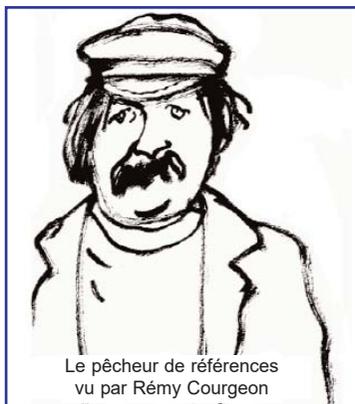


Ce livre que j'aime tant

n°67 – Ce livre que j’aime tant

Pierre ROSSET LE PÊCHEUR DE RÉFÉRENCES	3
Rafael CABALE LA VIDA ES SUENO	7
Domi LANGLET DE LA MARQUISE DE B. À SA NIÈCE SIDONIE	10
isabel ASÚNSOLO À LA BIBLIOTHÈQUE	12
David BOWGOSSE QUATRE GASCONS DANS LE VENT	14
Jacqueline PAUT MODESTA	17
Roger WALLET LÉGÈRE	19
Gédéon POILDEC ROUGE. NOIR. IMPAIR ET MANQUE.	21
Pierre ROSSET LE LIVRE...	24
Christelle MATHIEU LA DERNIÈRE LETTRE...	27
Michel LE DROGO RETOUR DE FLAMME	30
Florence KRAMER MODULATIONS AQUATIQUES	34
Rémi LEHALLIER LE TESTAMENT VILLON	40
Régine PAQUET CETTE FEMME-LÀ	44
Sylvie VAN PRAËT LE LIVRE	46
Christelle MATHIEU LE BLEU ET LE ROUX	49

LE PÊCHEUR DE RÉFÉRENCES



BRAVANT LE DANGER, SEUL SUR SA VIEILLE BARQUE, il avait lancé ses filets dans la mer démontée...

On pourrait – plagiant une phrase très connue – dire que l'on ne naît pas bibliographe, mais qu'on le devient. Être bibliographe relève en effet d'une compétence particulière acquise par une longue pratique, une longue expérience sur le terrain.

Savoir établir une bibliographie ne suffit pas, même si cela est l'aboutissement suprême du travail du bibliographe. Il lui faut en effet trouver les éléments de construction de celle-ci, c'est-à-dire les références utiles pour cette dernière... Trouver, que dis-je !... Aller les traquer, les débusquer (les voler parfois) dans des endroits variés – journaux, revues, catalogues, sites internet, livres, bibliographies concurrentes – où elles sont souvent incomplètes et rarement dans les normes académiques.

Dans les librairies, c'est déjà plus facile, si le livre – support de la référence – est disponible, accessible, visible, dans le bon rayon et que vous arriviez à mettre la main dessus.

Le livre... Objet culte, support suprême de la référence, celui-ci défie le lecteur potentiel, le buveur de mots, le mangeur de phrases ou de lettres, le capteur de sens, ou le bibliographe amateur de références... Comme l'arbre cachant la forêt, le livre cache les livres...

Élément historique du savoir depuis la création de l'imprimerie, celui-ci est devenu produit de consommation. Disposé en grandes piles sur les tables des nouveautés quand il s'agit d'un titre porté par la publicité, rangé discrètement sur cette même table ou avec d'autres livres, plus anciens, dans les rayons des librairies.

Trouver le livre utile à sa recherche devient difficile pour celui qui – pris par le quotidien – passe de temps en temps en librairie: "Celui-ci est indisponible", "Nous ne l'avons plus..." Face à ce vide, à ce manque incongru (l'absence du livre chez le libraire), le client se laisse prendre par le sourire enjôleur de la vendeuse et se surprend à dire "Oui, Madame". Formule magique, contractuelle. Commandé, le livre devra en effet – sous peine de reproche à demi voilé – être acheté...

Commandé? Pas toujours! Ne pouvant garantir l'achat, une vendeuse m'envoya un jour à la bibliothèque municipale voir le livre désiré, ajoutant avec un sérieux professionnel: "S'il vous intéresse, revenez, je vous le commanderai..."

Acheter un livre est donc devenu un acte hasardeux, délicat... Gourmand en temps et surtout en patience... Unique exemplaire trouvé dans une pile de livres; livre emballé sous plastique; livre réédité sous un nouveau titre ou dans une autre collection: le livre se fait tout petit, se cache, se déguise, résiste à l'amateur éventuel... Le temps d'un tour de librairie, d'une montée à l'étage ou d'une descente au sous-sol, d'un palabre avec une connaissance, il peut disparaître: déplacé, rangé, vendu, renvoyé à l'éditeur, volé peut-être... Livre qui n'existe plus et qui, n'étant pas dans l'ordinateur de la vendeuse, n'a jamais existé, n'existera jamais ou inconnu de l'ordinateur: "Vous êtes sûr du titre, de la collection, de vous, de votre raison?..." Ainsi, un jour, cherchant à titre privé un livre pour une amie – pour ne pas être traité de menteur, d'idiot, d'analphabète, de cancre que sais-je encore: "Mais enfin Monsieur puisque je vous dis qu'il n'existe pas!..." – il m'a fallu prouver que celui-ci existait bien, puisque référencé dans un livre que j'avais alors en main...

Ai-je noté le titre, l'auteur, le thème?... Il faut alors aller à l'accueil, expliquer dans un langage profane, incompréhensible à la professionnelle de la commande qui – le doigt déjà sur la souris de son ordinateur (arbitre suprême, tête pensante et savant des temps modernes) – questionne: "Vous n'avez pas le nom de l'auteur? Quel était le titre, l'éditeur, l'année de publication, l'ISBN?..." Vous expliquez: "Un nouveau livre, avec une couverture blanche, dans le rayon sciences humaines..., pas là hier!..." Le sourire commercial se fait plus insistant, comme s'il allait suffire à vous redonner la mémoire. Vous vous excusez: "Je vais me renseigner, je reviendrai plus tard, cela n'a pas d'importance..." et plantez là ordinateur, "faiseuse de commande" et tout espoir d'aboutir...

Un jour la mémoire revient, une réponse, un nom peut-être vous arrive jusqu'au bout de la langue et – profitant d'un passage dans le lieu – vous vous approchez de l'accueil. C'est la même vendeuse... Vous fuyez et faites demi-tour. Ou alors – bonheur suprême – c'est une nouvelle vendeuse. Trois pas assurés vous amènent auprès d'elle.

Avant d'avoir dit quelque chose, vous comprenez que vous n'y arriverez pas, il manque encore l'année, l'éditeur, le nombre de pages, la table, la couverture, que sais-je encore!... Les informations resteront à jamais imprécises. Alors, porté par le sourire agréable, vous ne fuyez pas, vous demandez autre chose, n'importe quoi: l'heure, un crayon ou un morceau de papier pour écrire...

Sur celui-ci, vous notez les nouveautés du jour, vous surprenant à penser que celles-ci pourront peut-être prendre place dans le travail en cours...

Avec le temps, vous vous organisez: vous achetez crayon à bille et carnet à petits carreaux, préparez vos lunettes, dégagez une ou deux heures sur votre emploi du temps et, ainsi armé, faites le tour des magasins, des commerces à livres de votre ville, entendez par là, ce que certains appellent encore librairies...

"Est-il arrivé?" La question concerne la commande de la semaine précédente... "Hélas, pas encore! On ne vous a pas prévenu?" Vous redonnez pour la seconde fois votre numéro de téléphone. Vous vous appelez Jacques, c'est Marcel qui a été informé...

Le livre n'arrivera jamais. Il s'est perdu en cours de route, a été volé, n'est pas paru, est épuisé, qu'importe!... La vendeuse, entre-temps, a terminé sa journée, son contrat, est partie en vacances. Personne ne vous préviendra...

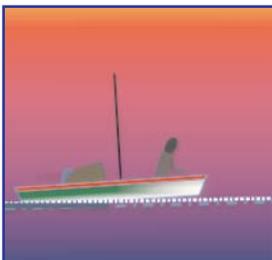
Livres en plusieurs exemplaires – quelquefois en un seul, embusqué, caché dans les rayons, éphémère comme le papillon – encore trop rares. Livre d'un matin, d'un jour, d'une nuit, livre à peine entrevu... Livre inconnu, utile à la recherche, livre en cours d'écriture, sous presse, édité mais toujours pas distribué, pas encore écrit, à écrire, lu pour vous... Livre absent ou toujours là et que personne n'achète... Livre trouvé par hasard au rayon art et que vous avez longtemps cherché – comme cela devait être – au rayon sociologie...

Livre qu'il vous faut prendre dans les mains, sentir, peser, ouvrir pour découvrir tour à tour année d'édition, sommaire, bibliographie cachée... Livre qui vous fait rêver ou qui vous rappelle des souvenirs: des bons parfois, plus souvent des mauvais, revenus du fond de la mémoire, quand, aux dires de vos maîtres successeurs, vous n'étiez que cancre et pire encore!...

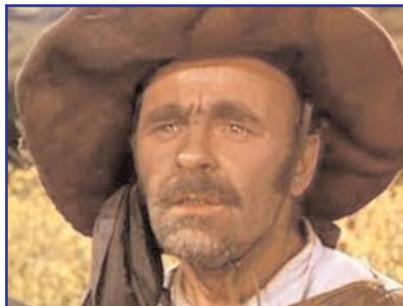
Avec le temps l'environnement se découvre, le livre se livre et se maîtrise, les habitudes se prennent. Mot à mot, méthodiquement – de cette écriture qui vous valut régulièrement blâme, piquet et "bonnet d'âne" – le carnet prend forme et devient source de connaissances, ne disant rien, ne racontant rien de sa véritable histoire, gardant secrète chaque émotion issue de la découverte...

Ainsi chaque matin – par tous les temps, outillé comme il se doit et bien chaussé, à l'aise dans cet élément qu'il apprivoise chaque jour davantage – à la recherche du livre unique, intéressant, important, nécessaire à la tâche individuelle et

collective, tel l'aventurier des temps modernes en quête de savoirs, le Bibliographe
– oubliant joies et peines, isolé du monde et par le monde qui l'entoure – devient
Pêcheur de références.



LA VIDA ES SUENO



Rafael dans la sierra

« L'homme est ce qu'il rêve jusqu'au moment de son réveil. »

Pedro Calderon de la Barca
in *La vie est un songe* (1635)

RAFAEL FUT LE DERNIER DES FUYARDS À FRANCHIR INDEMNEMENT LA LIGNE DE FEU À LEURS TROUSSES. Derrière lui, le cavalier qui fermait la marche avait chuté, une jambe fracturée sous sa monture atteinte et culbutée par les éclats d'un obus tiré d'un blindé, depuis l'autre rive, par-dessus le tablier fracassé du pont dynamité. Tandis que ses compagnons se pressaient autour du cavalier péniblement dégagé de sa monture agonisante, le Gitan ne s'étonnait pas que le blessé ait eu le *mauvais œil*, pour s'être uni – hors sacrements rituels – à la jeune femme en pleurs qui s'accrochait maintenant lui, cet *amant de rencontre*. Non, ce qui stupéfiait Rafael, c'était la décision *del desdichado*¹ de demeurer là avec la mitrailleuse, pour couvrir – sans grande réserve de munitions – la fuite de ses compagnons, en se sacrifiant, alors qu'il aurait – plus encore que le Gitan – pu se sentir étranger à cette guerre.

L'épisode avait si vivement impressionné le jeune Gitan qu'il y songeait à nouveau, deux ans plus tard, en fuyant à nouveau l'armée des *moros*² et ses miliciens, mais à pied cette fois et sans doute la dernière. Définitive, car ni lui, ni Augustin, ni Pilar qui se tordaient – tête basse – les pieds sur les mauvais chemins montagnards de l'exil, au milieu d'une foule accablée et misérable, ne croyaient plus en une quelconque chance de résistance ou de survie de ce côté-ci de la frontière. Non, ce n'était pas *l'Inglès* qui était particulièrement marqué par le destin d'une mort prématurée. Cette sorcière de Pilar avait prétendu voir clair dans

la paume de l'étranger; en réalité c'était eux tous qui avaient tiré les mauvaises cartes en naissant.

La preuve? Quand bien même des combattants républicains se seront portés quatre ans plus tard aux avant-portes de Paris³, Yanquis et autres alliés n'en démordront toujours pas de considérer comme seuls légitimes les rebelles massacreurs de la République! Pilar, quittant alors son maquis de Montauban pour retourner combattre avec des nôtres au pays, disparaîtra – comme tous les autres – sans nouvelle et sans retour. Dans l'indifférence absolue des nouveaux vainqueurs.

Augustin, dévasté par une longue captivité dans la lointaine Autriche, était resté en France. Dans le camp d'extermination par le travail minier où ses compagnons lui avaient appris à lire, il avait laissé sa jeunesse et sa santé. Ses dernières illusions, il les avait perdues au retour...

Vraiment, pour Rafael vieillissant, *l'Inglès* qui ne jurait que par la logique et l'action était "*un bicho raro*"⁴ malgré son courage personnel; courage à qui, lui Rafael, avait dû sa survie dans cette première fuite, à une époque où le sort de la guerre ne semblait pas encore scellé, et où les *gadjos* pouvaient croire que la justice était encore possible. Quand on a compris que tout était écrit d'avance, alors les événements s'éclairent, pense Rafael qui ne peut que s'étonner d'être toujours en vie au soir de cette époque tragique.

La preuve encore. C'est à Montpellier où il a fait sa vie après la guerre en Europe que Rafael a vu – presque par hasard – ce film américain, vieux d'un demi-siècle. Le technicolor semblait avoir été tourné à la *cueva*⁵ où *l'Inglès* avait rejoint leur bande de *guerilleros*. Un chef-d'œuvre du cinéma, d'après une encyclopédie que la fille d'Anselme avait montré et traduite au Gitan, afin d'essayer de satisfaire son inextinguible curiosité pour cette romance hollywoodienne qui évoquait de trop près ses souvenirs de jeunesse. Avec même un Rafael gitan, campé par un acteur⁶ d'au moins dix ans son aîné, d'accord, mais quand même!

Qui diable avait bien pu raconter le détail de cette histoire au correspondant de guerre américain qui se trouvait à Madrid en 1937 et qui l'aurait rapportée à travers un roman paru lui aussi aux États-Unis?

Aucune chance que *l'Inglès* ait pu s'en tirer, incapable de faire un pas tout seul et poursuivi comme il l'était par la racaille franquiste...

Tous ceux de la bande qui n'étaient pas morts au pont avaient trouvé la mort ensuite avant Barcelone, excepté Pilar, Anselme, Maria et lui-même. Maria était morte d'une pleurésie au camp d'Argelès-sur-mer dès leur arrivée en France. Les trois autres avaient été séparés par la suite des événements qui ne se prêtaient pas à faire état de services du côté des "*terroristes rouges*". Quant à Pablo, s'il avait décidé de se terrer aux "*Gredos*"⁷, c'était pour se faire oublier définitivement en se fondant avec les grottes de cette sierra désertique.

L'auteur américain du roman à succès devait être un peu gitan pour avoir rêvé toute l'histoire après seulement être venu renifler l'atmosphère du massacre depuis son hôtel à Madrid⁸. Voilà, en fin de compte, l'opinion de Rafael.

Peut-être un autre que Rafael aurait-il pu penser qu'il y aurait eu davantage matière à émouvoir la jeunesse en lui narrant non pas une romance d'amour autour du sabotage d'un pont, mais en faisant l'épopée de cette République restée sans territoire mais qui avait levé haut les trois couleurs de son drapeau, manifesté sa fraternité et son engagement pour la justice dans le combat sur les terres d'Afrique³, dans les camps et les maquis de France, et jusqu'à Mauthausen⁹ ou Paris libérés par ses enfants "rojos"^{3 et 9}.

À l'instant de rencontrer cette camarade qui l'avait si longtemps fui, Rafael (il venait de se raconter à la fille d'Anselme car "*la nina*¹⁰ *saurait entretenir sa mémoire et faire revivre ses paroles comme si lui les prononçait*") a sans doute eu simplement l'illusion, en chevauchant une dernière fois à travers la ligne de feu franquiste dans un ultime coma, d'avoir été, sa vie durant, un rêve absurde et fou du dieu gitan.

D'après «Pour qui sonne le glas» d'Ernest Hemingway

(1) *L'infortuné*

(2) *Volontaires africains recrutés dans l'enclave espagnole du Maroc et encadrés par des officiers de l'armée espagnole. Ces "regulares" combattirent avec la légion espagnole contre la République.*

(3) *La Nueve était une partie de la 2^{ème} Division Blindée de Leclerc composée de Républicains espagnols.*

(4) *un drôle d'oiseau*

(5) *une grotte*

(6) *Mikhaïl Rasumny*

(7) *Pablo, chef guerillero qui a sombré dans l'ivrognerie, choisit cette destination au lieu de rejoindre les forces républicaines.*

(8) *Hôtel Florida, place del Callao, à Madrid. Les correspondants de guerre étrangers y furent logés, pour la plupart, de 1936 à 1939, pendant la guerre civile espagnole. Il fut démoli en 1964 pour installer une chaîne de magasins.*

(9) *Depuis 1936, les républicains espagnols sont rompus à la guerre et aux techniques de guérilla. L'Europe conservatrice les considère tous en bloc comme d' "impitoyables communistes", des "révolutionnaires rouges". Ceux qui sont "réfugiés" en France et veulent sortir des camps où ils sont parqués, s'enrôlent dans la Légion Étrangère. Capturés par l'armée allemande victorieuse, ils constituent les premiers déportés politiques depuis des camps de militaires prisonniers (de France notamment). Déportés (comme «non récupérables») à Gusen puis à Mauthausen, près d'une mine de granit destinée aux projets architecturaux hitlériens à Vienne, ils doivent édifier ce second camp. Beaucoup sont assassinés par gazage au proche château d'Hartheim, centre de mise à mort du programme hitlérien T4 d'euthanasie, où ils ont été déportés directement. Sur 1054 légionnaires espagnols dénombrés, 20% survivront. Solidaires et efficaces, ils occuperont les rouages de l'administration interne aux déportés, et mettront la main sur les archives du camp - fait exceptionnel lors de sa libération.*

(10) *la petite, la gamine*

(1635) *C'est l'année où apparaît «La vie est un songe», la pièce de théâtre baroque de Calderon de la Barca (baroque : genre bizarre et surchargé qu'on a associé en art à la volonté d'impressionner les croyants propre à la Contre-Réforme.)*



*DE LA MARQUISE DE B.
À SA NIÈCE SIDONIE*



MA CHÈRE PETITE,

Comme promis, vous trouverez dans ce pli quelques lignes à porter sans surseoir au fringant Chevalier de F. Poudrez votre décolleté, usez de musc. Pour le reste la nature y a pourvu, vous êtes aussi fraîche qu'un muguet. Mais n'oubliez point le jupon de dentelles, le

Chevalier y est sensible, il m'en souvient, hélas, maintenant qu'il m'a abandonnée.

Vous irez seule, donc à pied. Pas de chaussures en satin, les rues de Paris vous crottent une élégante sitôt qu'elle sort... Faites en sorte que le Chevalier vous introduise en son boudoir, c'est là qu'il se tient avant de se rendre chez quelque belle. Tendez-lui mon billet avec une modeste révérence qui révélera votre cheville. Gardez toutefois les yeux baissés. Puis levez-les pour répondre aux questions qu'il ne manquera pas de poser. "Oui, la Marquise de B. est ma tante, elle vous fait tenir ce message, car vous lui manquez". Ce disant, regardez-le droit dans les yeux, qu'il a fort beaux, laissez-vous légèrement troubler, mais reprenez-vous dans l'instant comme il est de règle chez les jeunes filles bien nées élevées au couvent.

Le Chevalier vous jaugera des pieds à la tête, et surtout entre les pieds et la tête. Restez sottte. Sans doute vous effleurera-t-il le bras, voyant que vous êtes encore presque une enfant. C'est le moment que vous choisirez pour dire de votre voix douce: "Puis-je me retirer? Je viendrai quérir demain votre réponse". Vous verrez alors qu'un feu s'allumera en lui, pour qui aucune citadelle n'est imprenable...

Le lendemain, faites-vous amener. Il entendra le bruit des roues sur les pavés de la cour, entrouvrira les rideaux, et vous verra descendre. Tenez haut jupe et jupon. Une fois dans le boudoir, osez ce sourire malicieux qui vous sied si fort, laissez s'installer une sorte de familiarité, d'abandon, qu'il croira annonceurs d'instant délicieux. Après quelques politesses, il vous guidera négligemment vers le sofa. Laissez-le s'égarer dans vos dentelles, mais point trop. Au moment où il touchera votre jarrettière, levez-vous avec grâce: "Chevalier, vous n'y pensez pas!", puis fuyez en riant. Il en augurera qu'une troisième rencontre lui ouvrira le Paradis.

Quant à nous, nous répandrons le bruit, dans toutes les bonnes maisons de Paris, que le Chevalier de F., après avoir été instruit dans l'art d'aimer, préfère mainte-

nant transmettre son savoir : non content d'avoir poussé dans sa couche nombre de femmes encore belles, il trousse désormais les tendrons, leur faisant oublier le goût de Dieu et de la vertu.

Sa réputation sera ternie à jamais, on n'en voudra ni pour époux ni pour gendre, il finira pauvre et seul. Vous même passerez pour un parangon de vertu.

Quant à moi, je connaîtrai le goût délicieux de la vengeance.

D'après «Les liaisons dangereuses» de Choderlos de Laclos



À LA BIBLIOTHÈQUE



ÇA SE PASSE COMME ÇA : dans une petite bibliothèque de village, le plus souvent écrasé de chaleur, comme là. L'été indien ça s'appelle. Ou alors une grande, genre cloître frais, genre havre. Évidemment sans caméra ni alarme. Et puis pourquoi pas, ce serait drôle.

J'aime leur odeur et leur silence, aux bibliothèques. Petite, ma mère me laissait des heures dans celle de la paroisse française. Elle s'éclipsait longtemps maintenant que j'y pense, loin de ses jupes. À savoir ce

qu'elle faisait, pendant.

Dans le Nouveau continent, j'ai vu de magnifiques bibliothèques comme des salles d'exposition, installées dans des églises peintes en blanc. Mais ce n'est pas pareil : trop artificiel pour abriter un forfait, trop anonyme. Moi, il me faut de l'intimité.

Mon rituel est rodé. Rodé est mon rituel.

(Une phrase peut s'écrire de tant de façons, dit Roger!)

J'en connais un rayon, aux bibliothèques.

Une fois dedans, je passe en revue l'alphabet, je me fonds. Évite certains rayons. Pourquoi le fonds régional, ce fonds fantôme, dites-moi? Et ce poète, un pote à moi, pourquoi l'a-t-on foutu dans la réserve?

Je vaque, erre... Je me cache derrière les travées. Je prends, j'effeuille, je feuillette, à la recherche d'un certain ordre des mots. Les noms parfois, les titres, suffisent à me plaire. Les traductions j'évite, je n'entends pas la voix.

Je reste longtemps debout, l'œil rivé sur la bibliothécaire – je préfère quand il y en a une seule – que je défie. Je me verrais bien en oiseau de proie...

Plusieurs bibliothécaires ce n'est pas drôle, pas pareil, pas un duel.

Moi je suis pour les tête-à-tête.

Une fois le volume glané, je m'en repais comme si j'avais entre les mains quelqu'un de cher...

Mon cabas fourre-tout est à mes pieds, bien ouvert : je fais glisser le volume à la limite de l'acceptable, quand son visage à elle n'est pas suffisamment absorbé, pas assez baissé pour ne pas apercevoir l'ébauche de mon geste. Sûr qu'elle m'a vue faire.

Mais il faut du risque pour que le plaisir éclose, comme une corolle. C'est moi, tiens, qui aurais pu être poète... En parlant de fleurs, les bibliothécaires ça désherbe, puisque les titres débordent. Je ne fais qu'apporter mon soutien à l'entreprise.

Bien sûr, j'aime les boîtes-à-livres aussi, surtout quand ce sont de vieux pianos : comme à P. Ou quand le square est frais, avec un banc tout près ou encore mieux, un bistrot. Il y a les vieux auteurs que je retrouve. Malot, Renard, Barbey... Mais les boîtes-à-livres ne dispensent pas les frissons de la salle muette, son odeur de confessionnal. Ni le plaisir de regarder longtemps la gardienne des lieux.

J'aime les paupières de la bibliothécaire quand elles se baissent. Un peu fripées, lisses, vierges ; toutes me plaisent. Et voilà, pas un pli, le livre a glissé dans mon cabas, mon bras comme indépendant du reste de mon corps. Je tremble un peu.

Elle ne se souvient pas de moi. Pourtant, c'est elle qui a changé de coiffure, de couleur. Pas moi...

Je fais l'idiot, ce que je sais faire très bien à défaut d'autre chose. Et puis elle n'ira pas me demander, on n'est pas au Prisunic : Ouvrez votre sac.

Je ne peux pas vivre sans mentir à la bibliothécaire, c'est comme ça. Allez savoir pourquoi et d'où ça vient. J'ai besoin de lui ravir quelque chose, de la tromper. À défaut de l'égratigner...

Une fois le bouquin au chaud, j'en prends un autre que je lis sur une chaise. Non, je ne lis pas : je la regarde et me régale de la voir à l'œuvre. Son travail m'aurait plu, j'avoue, derrière le comptoir à taper les titres des livres sur l'ordinateur, avec ce calme autour. Je crois que j'aurais payé pour ça : un travail fait de silence à entendre les cloches de l'église sonner et les pages tourner. À donner de vagues conseils de lectures à des dames l'après-midi. À supporter quelques marmots le mercredi. Allez, juste un jour bruyant par semaine. Bien au chaud l'hiver.

Mais payer pour lire ! Comme si je devais payer pour échanger des nouvelles avec les miens...

Je regarde son visage calme, elle ne se doute de rien. C'est presque dommage.

Je vais vers la porte, j'inspire l'air de septembre et m'échappe, vite.

Il y a une touche de jaune aux tilleuls de la place. Et ce ciel...

Mon livre préféré est celui que je vole.



QUATRE GASCONS DANS LE VENT



UN JEUNE HOMME... CROQUONS-LE D'UN SEUL TRAIT: figurez-vous don Quichotte à seize ans, don Quichotte sans haubert, sans cuissards, la tête et les jambes nues, don Quichotte revêtu d'un polo de coton dont la couleur s'était défraîchie, trop grand pour un enfant, trop petit pour un homme fait, et qu'un œil peu exercé eût pris pour un fils de banlieusard en vacances, sans la longue pompe pneumatique qui, pendue entre ses genoux, luisait sous l'éclat du soleil le long du cadre métallique de sa monture, une bicyclette jaune demi-course que son cavalier paraissait parfois cajoler comme un destrier doué d'empathie.

Le portail où il pénétra après avoir remis sa mécanique sous l'auvent, ouvrait sur le pavillon d'une dynastie qui portait comme patronyme une sorte de déclinaison du nom de la voie publique empruntée par l'arrivant. Pourtant la voirie n'avait aucun lien historique ou dynastique avec le propriétaire du pavillon, néanmoins illustre dans la gendarmerie.

Le nouveau venu fut accueilli assez froidement par les personnages qui entouraient le probable futur héritier du domaine. Il tint à serrer la dextre dudit qui grimaça de douleur, s'étant récemment foulé l'index. Un second regard assassin accueillit un malheureux commentaire sur les auréoles du jean fièrement élaborées à la javel par le plus massif des trois. Quant au dernier, à qui le maladroit fit obligeamment remarquer qu'il venait de perdre son mouchoir en papier à un centimètre de la corbeille, il ne le gratifia même pas de l'aumône d'un regard.

Pour éviter un massacre dans sa chambre, le fils du lieu eut la présence d'esprit de sortir un vinyle qui dispensa bientôt dans l'entière maisonnée la dernière musique à la mode.

Ce fut une révélation. Tous s'abîmèrent bientôt dans une écoute qu'aucun n'aurait supporté d'entendre qualifier de religieuse. À la fin des morceaux s'éleva, non le silence, mais le brouhaha confus de jeunes esprits en proie à leur exclusive passion.

Il est établi que les trois anciens, celui au regard grave et au cheveu châtain, le grand au regard clair et aux boucles dans le cou, le blond secret et taciturne, tout comme le récent naïf aux cheveux courts n'aspiraient nullement à vêtir un jour l'uniforme du maître des lieux et cela sans nostalgie aucune pour le prestigieux habit des mousquetaires des films de leur enfance.

L'unique filiation avec Athos, Porthos et Aramis qui éraflaient à plaisir les gardes du cardinal de Richelieu ne subsistait plus que dans le cri "*À bas la calotte!*" qui échappait parfois à ces quatre anciens réfractaires aux cours de catéchisme.

L'heure n'était pas non plus à contrer Buckingham comme l'affirmait assez la chemise bleue et rouge taillée dans un Union Jack du plus discret des trois.

Foin de rapières, mais des râpes électriques et des costumes ajustés aux vestes au col Mao.

Les trois premiers se rêvaient en Jean, Georges et Paul. Le dernier arrivé se désolait de n'être pas richard, ni d'apporter au groupe la clé des étoiles avec des bagoues plein les doigts. (Bref, pas *Richard Starkey* du tout!)



*«Les filles de Camaret se disent
toutes vierges mais...»*

Pleins d'espoir, tous se raclèrent la voix ; l'un innova un accord sur une guitare qui avait été abandonnée dans un coin – non sans discernement. Et d'un commun élan, tous entonnèrent, au rythme du sempiternel arpegge, la suave mélodie des *Filles de Camaret*, au point que la charmante maîtresse de maison, au hasard d'un passage, prétendit trouver *ça bien joli*. Un peu intimidés, les quatre garçons dans le vent* n'y décelèrent aucune ironie et poursuivirent leur chant jusqu'au dernier couplet.

Après les rendez-vous manqués, les chevauchées à bicyclette dans la Vallée de Chevreuse, les longs après-midis d'ennui, les menus vietnamiens égayés de rosé de Provence, les années passèrent, les amourettes et les aventures aussi, car on cultivait encore l'amitié et le panache. "Un pour Tous, Tous pour Un!" Avec le temps, néanmoins, nos braves mousquetaires, s'inspirant de Dumas, auraient certes conduit le Masque de Fer au Château d'If, et auraient aussi couru les mers jusqu'à l'île de

Monte-Cristo. Mais ils auraient ensuite fait escale à Cuba.

Mieux que John, Paul, George et Ringo dont le concert se dissipa – à cause, dit-on, d'une Milady avant-gardiste aux tresses de jais – nos quatre amis réussirent leur "Vingt ans après", à la suite d'un pari de Gascons.

Tous sauf un se retrouvèrent la première nuit du second millénaire au pied de la Tour Eiffel, plusieurs décades après s'être dispersés sur l'Hexagone. Mais comme ils étaient cinq en réalité, cette absence fut de moins forte conséquence. La véritable difficulté fut le point de rendez-vous, car la Tour s'appuie sur quatre pieds suffisamment éloignés les uns des autres pour conférer une assise stable au monument, et accessoirement pour rendre plus aléatoires les retrouvailles trop vaguement programmées. Par bonheur le téléphone portable inventé entre-temps s'était largement diffusé. La mondialisation étant alors un obstacle au maintien des acquis sociaux, et aussi parce que – n'ayant pas réservé – ils ne furent accueillis que là, ils réveillonnèrent dans un restaurant alsacien, de choucroute exquise et de pinot gris. D'un commun accord, ils décidèrent d'adresser la note à l'absent qui avait fait défection, après avoir tout de même pris la précaution d'en partager – entre les présents – le règlement immédiat.

S'ils ne mirent pas cette rencontre historique à profit pour enregistrer un nouveau *single*, ils réalisèrent toutefois un nombre de photographies considérable. Cette année-là la tempête du nouvel an causa tant de sinistres que les laboratoires peinèrent à développer les innombrables clichés de dommage destinés à édifier les assureurs, aussi cherchera-t-on vainement des traces photographiques de la rencontre décrite plus haut. Nos héros étaient-ils prêts à surfer sur la gigantesque vague d'un siècle inconnu ?

Hélas il ne s'est trouvé à ce jour aucun Alexandre Dumas pour immortaliser ce quarteron à dix pattes avec trois ou quatre volumes assez épais pour leur servir de marche-pied vers la gloire. Que cette page du *Calepin bleu* écrite par l'un d'eux demeure son ex-voto à la déesse Jeunesse, dispensatrice de la fidélité en Amitié, cet impérissable myosotis dans les plates-bandes de la vie.

D'après "Les trois mousquetaires" d'Alexandre Dumas

* cf. "*Quatre garçons dans le vent*" titre français du film "*A hard day's night*" - Date de sortie: 16 septembre 1964 (France) Réalisateur: Richard Lester



MODESTA



JE ME JETTE À L'EAU. JE NE SAIS PAS NAGER. Toute une vie devant moi, toute une vie à raconter, à dessiner sur des pages invisibles.

1^{er} janvier 1900. Le siècle débute. Mon premier cri, ma soif de vivre, attrapant la violence des heures comme un univers nouveau, un monde qui n'aura pas ma détesse mais le cours des torrents de l'amour et de la haine.

Ma mère m'appelle Modesta, Modeste, mais je lutterai pour atteindre enfin la joie, la joie d'exister, de sentir les efforts d'un seul instant de ce que l'on peut appeler bonheur.

La Mère Supérieure me l'avait bien prédit, je ne me laisserai pas faire. Je hurle comme une louve, comme un animal blessé à l'âme et au corps.

Les garçons? Que saurais-je des garçons, quand le temps d'aimer n'est que le temps de l'envol de ma première atteinte à mes entrailles. Mes ailes sont trop grandes pour eux, je les attire, je les fascine, je veux connaître et ma volonté n'est plus qu'un souvenir.

Je veux tout savoir, et le monde me donne seulement sa déchirure d'être. Je deviens anarchiste, ni Dieu, ni maître, mais un rêve d'égalité, l'amour libre et le désir d'un nuage qui frôlerait ma peau.

Après lui, c'est elle, mon devenir, mes jours heureux, et mes enfants seront les trésors d'un cœur qui cherche les anges peuplant cette terre.

Le vent de ma Sicile natale souffle mes désespérances et mes regrets, mais aussi mes forces vives et l'esprit d'amitié amoureuse.

Je découvre l'autre, mon autre moi-même, en suppliant le hasard de mener mes pas vers ces inconnus et ces inconnues qui porteront ma vie sur l'autel de la fraternité.

Je n'ose regarder le mur qui me sépare de mes nuits d'autrefois. Mes nuits à accepter et à refuser, mes nuits d'orgueil féminin qui passe au-dessus des affres de l'homme qui m'a violée.

L'adolescente que j'étais se transforme de jour en jour. Mes soupirs devant un ciel qui ne m'écoute plus, mes prières absentes d'humilité, tout cela me fait femme à part entière.

Je vieillis, je redonne à la vie ce qu'elle m'a appris. La compréhension d'un ami, les réponses aux pourquoi cherchées pendant les heures sombres.

La Modesta d'avant-guerre n'est plus, une Modesta nouvelle est née au fur et à mesure des silences et des cris, des peurs et des joies.

J'aime la vie, qui me le rend bien, maintenant.

D'après "L'art de la joie" de Goliarda Sapienza



LÉGÈRE



POUR LA LECTURE IL FAUT DE LA TENDRESSE, UN CERTAIN DÉTACHEMENT. Pas de ces tohu-bohu des sens, le désir vous jetant sans fin à becqueter le corps de l'autre, une dévoration inassouvie des peaux, des chaleurs et des moiteurs intimes. Pour la lecture, besoin d'apaisement, se rendre disponible pour accueillir tous ces étrangers: les mots, les sentiments, les passions des personnages.

Tous les deux vous aimez lire et qu'on vous fasse la lecture. Toi, le premier, tu inaugures le petit cérémonial. L'installant – elle – sur le canapé. Disposant devant elle sur la table basse de quoi grignoter et boire, de l'eau pour le long cours, du vin pour les ruades du texte. – « *L'amour délicat et amer* [tu chantonnes] *Comme l'eau et le vin ensemble* », qui est de Jacques Bertin. Elle, demandant Tu me la chantes? Toi, changeant les paroles, juste le prénom, pour que cette chanson ne soit plus qu'à elle: « *Le lourd secret de vivre ensemble, Assya, mon âme, souviens-t'en Et votre grand amour ouvert Avec ses craintes d'impossible L'amour délicat et amer Comme l'eau et le vin ensemble...* » – Elle, fermant les yeux tout le temps du couplet puis souriant, buvant une gorgée de bourgueil, disant Je suis prête, j'ai coupé le téléphone.

Toi, debout devant la chaise, livre en main. Dont tu as, par jeu, dissimulé la couverture. Ouvrant le mince opus, n'en nommant ni l'auteur ni le titre. Commençant directement à la page 13. – « *À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme: qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi.* » – Et puisque décidément les livres parlent de nous, après simplement deux minutes trente de lecture, prononçant ce que l'auteur désigne comme son prénom: « A. » « *Dix ans avant que je le rencontre, A., en mission à La Havane...* » et « *Il me semblait que les phrases qui m'arrêtaient m'apprenaient quelque chose sur A.* » et aussitôt après « *Lire dans Vie et destin de Grossman que lorsqu'on aime on ferme les yeux en embrassant me portait à imaginer que A. m'aimait puisqu'il m'embrassait ainsi* ».

Pour ça que tu as choisi ce livre, outre l'évocation du premier cadeau, premier aveu: l'installer tout de suite – elle – au cœur de l'écriture, quand bien même le A. du livre n'a rien à voir avec elle dans sa façon d'être à lui, égoïste et brutale, et que tu ne voudrais surtout pas qu'elle ressemble à elle – l'écrivaine – qui raconte cette passion dévastatrice.

Lisant jusqu'à ce que « *Le matin, il m'arrive de me réveiller sans que la pensée de A. me vienne aussitôt* ». À cet endroit (tu lis depuis une heure) l'auteure glissant une note. Tu t'approches d'elle pour la lui dire, comme une confidence, donnant le sentiment de lui livrer un secret à elle aussi nécessaire: « *Je passe de l'imparfait, ce qui était – mais jusqu'à quand? –, au présent – mais depuis quand? – faute d'une meilleure solution. Car je ne peux rendre compte de l'exacte transformation de ma passion pour A., jour après jour, seulement m'arrêter sur des images, isoler des signes d'une réalité dont la date d'apparition n'est pas définissable avec certitude.* »

Puis filant très vite – toi, le lecteur – vers la fin du texte qui dit le rapport exact de la vie et de l'écriture:

« *– Il m'avait dit tu n'écriras pas un livre sur moi. Mais je n'ai pas écrit un livre sur lui, ni même sur moi. J'ai seulement rendu en mots ce que son existence, par elle seule, m'a apporté. Une sorte de don renversé.* – »

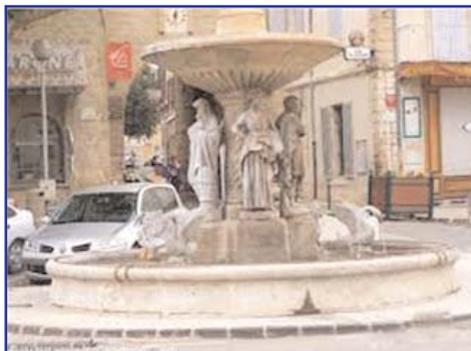
Toi, pensant tout de suite à la remarque qu'elle te fit, rieuse: Mais tu es toujours en train d'écrire! et répondant – toi – Je n'écris pas notre amour, je le rêve, je ne t'écris pas toi, je t'invente...

Tu refermes le livre. Elle te tend son verre pour que tes lèvres y retrouvent les siennes. Un long silence. Puis tu t'assieds près d'elle sur le canapé. Elle pose la tête sur tes genoux et murmure Je n'écrirai jamais sur toi, je ne veux pas du point final; entre nous, quoi qu'il arrive, quelque chose ne finira jamais.

*Extrait de «Légère» (R.W.) - photo de Jess.
Le livre dont lecture est faite est «Passion simple» (Annie Ernaux)*



ROUGE. NOIR. IMPAIR ET MANQUE.



Cortissone
La place du cylindre

Cortissone offre l'authenticité d'un bourg provençal charmant et convivial, proche d'un des plus anciens sites néolithiques de France. C'est par acte du 29 mai 1731 qu'un échange entre le Roi de France Louis XV et le Prince de Conti incorpore définitivement Cortissone et la Principauté d'Orange au Domaine royal.

Une rivière, la Seille, traverse la cité, très irriguée aujourd'hui grâce à un beau réseau de canaux, pendant que l'Ouvèze borde en partie la commune. Cortissone offre la fraîcheur de ses quinze fontaines dont l'eau de source pure abreuve le passant. Cependant le terroir viticole offre de très jolies cuvées des châteauneuf-du-pape, de plus simples côtes-du-rhône et de nos jours une nouvelle gamme de vins de cépage (chardonnay, viognier, merlot, grenache et syrah). Bref de quoi perdre la tête et perpétuer la tradition des Cours d'Amour tenus par le troubadour Raimbaut d'Orange au XII^e siècle, en son château du lieu.

Il est des soirs de juin où au jardin, dans l'ombre fraîche d'un micocoulier, il semble divin d'attendre en devisant que tombe la nuit parfumée de jasmin.

Ainsi sur la terrasse aussi ombragée de treilles du receveur des contributions directes, accueillant pour les fêtes de l'Ascension son ami Jacques, contrôleur des comptes à Bordeaux, et Marthe, sa jeune épouse. Tandis que les deux amis discutent à l'écart égayés de Châteauneuf, Marthe somnole à côté de François, le fils de la maison, muet et pensif. Rêve-t-il à sa promenade avec Marthe et avec sa jeune sœur sur la colline en vue de l'ancien site millénaire? La main blanche de la jeune femme repose sur l'accoudoir de son siège quand, après le dixième coup de dix heures, elle saisit vivement la paume de François qui s'avançait timidement vers elle dans la pénombre! Le jeune séducteur abasourdi mais bientôt gagné par l'orgueil ne se doute

pas encore que le voilà pris au piège d'une passion qui fera de lui un paria chassé de sa ville natale!

Car la beauté lumineuse de Marthe, son apparente soumission à son époux, se révéleront le masque social d'une femme passionnée à la sensibilité tumultueuse et romanesque.

De vingt ans plus jeune que son respectable époux, d'une plus haute extraction que lui, ce grand bourgeois qui lui devait en partie son accession laborieuse à l'aristocratie bordelaise, elle se croyait promise à un jeune cousin éloigné et brillant officier de cavalerie.

François, hébergé dans l'hôtel du couple à Bordeaux, en raison de sa nouvelle fonction de secrétaire du contrôleur des comptes, ne conserve son accès à la chambre de sa maîtresse qu'en devançant par son audace tous les défis que Marthe se plaît à lui imposer afin de tremper le caractère héroïque de son amant.

Le jeune homme plein d'ambition supporte mal la différence de culture et de condition qui lui fait soupçonner d'être traité comme un simple valet de chambre. Eût-il été de souche aristocratique, la tunique pourpre des armes ou l'habit noir du sacerdoce lui étaient promis. François s'accommode mal d'une défroque de bureau-cratae.

Un soir, blémissant sous une remarque qu'il juge insultante, il exhibe un poignard et gagne enfin la dévotion de la romantique bordelaise.

Grisés par leur passion les amants multiplient les impairs.

Fruit d'une intrigue domestique ou d'une cabale dévote, une lettre de dénonciation parvient bientôt au mari pour lui recommander de ne pas réserver son contrôle aux seuls comptes de sa charge.

François est renvoyé à Cortissone où son père le déshérite derechef. Trop séduisant – dit la rumeur – pour la fonction de secrétaire d'un notable très récemment marié, le jeune homme ne trouve son salut que grâce au goût du jeu acquis à Bordeaux auprès des frères cadets de sa maîtresse.

Habile aux tours de cartes, tours sans cesse perfectionnés lors de son exil à Cortissone, le jeune paria s'engage dans un cirque de passage, fasciné par la dextérité d'un montreur de cartes. Il s'initie aux jeux de hasard en parcourant l'Occitanie et se spécialise dans le jeu de roulette.

À Bordeaux, il renoue secrètement avec ses anciens amis et avec un fils adoptif du contrôleur qui avait déjà largement entamé l'entière succession de son père, et lancé une société de placement spéculative. La principale fraude éventée, l'homme ouvre à Paris une maison de jeux où notre héros le suit, toujours en manque d'argent. Les gains et les relations fructueuses affluent jusqu'à ce que Louis-Philippe fasse fermer les dix-huit maisons de jeu du Palais Royal et toutes celles de France, par une loi sur

"les loteries et maisons de jeux" appliquée dès janvier 1838.

À l'époque où Jacques Bénazet, jeune entrepreneur girardin installe à Baden-Baden une maison de jeux qui le rendra illustre, François, toujours plein d'optimisme et d'entregent s'établit à Hambourg.

Sa maison de jeux survit à l'incendie de 1842. Quelques années plus tard, il est contacté par Charles III de Monaco concurremment avec les frères Blanc pour un projet de maison de jeux à Monte-Carlo.

Le projet n'aboutira petitement qu'en 1863, mais à cette date celui qu'on surnommait un peu ironiquement le "*mage de Hambourg*"* semble avoir modestement gagné la région du Havre. Tentera-t-il de jouer ses propres cartes dans le développement balnéaire de Deauville et Ouistreham, ou bien aura-t-il déjà choisi de relancer la boule pour tenter fortune outre-Atlantique à partir du grand port normand? En tout cas, c'est à cette date que toute trace d'un personnage faisant état de l'identité de notre François se perd sur le vieux continent.

Son existence ne se sera-t-elle donc résumée qu'en cette absurde "martingale"** du "*rouge, noir, impair et manque*"?

D'après Stendhal, «*Le Rouge et le noir*»

* par allusion au surnom "magiciens de Hombourg" des frères Blanc établis dans le jeu au Luxembourg.

** stratégie de jeu destinée à remporter le double de sa mise.



LE LIVRE...



— *Nous sommes libres d'aller où bon nous semble et d'être ce que nous sommes* »

Kalil Gibran, p. 51

LE TITRE FAIT RÉFÉRENCE À LA PROPOSITION DE THÈME de ce mois d'octobre. À celle-ci j'avais de suite répondu « J'ai le livre! » Oui, mais de nombreux livres se sont de suite imposés à ma mémoire. Alors, je me suis mis une contrainte, celle de l'île déserte. D'un Robinson du livre en quelque sorte et je me suis posé la question : si je devais partir sur une île déserte quel livre voudrais-je emporter?...

Ah! Cette question aux effets vicieux! Pourquoi un seul livre et pas plusieurs?... Si je devais! Quel choix difficile... et douloureux. Trois livres arrivent cependant en tête précédant *L'Alchimiste* de Paulo Coelho (dont j'ai plusieurs exemplaires). Il me faut pourtant choisir, car pour aller sur une île déserte la question du transport – avec la restriction du volume et du poids à emmener – s'impose...

D'abord *Le Prophète* de Khalil Gibran (1883-1931). Ce poète libanais m'intéresse depuis mes vingt-quatre ans. Il introduisait en exergue mon mémoire d'éducateur spécialisé. Pourquoi? À vrai dire je ne sais plus trop. Sans doute la pertinence du texte. J'ai au moins sept exemplaires d'éditions différentes de ce livre en versions de poche, achetés surtout sur les réderies. Sauf celui de l'Édition du Chêne (illustré par l'auteur) publié en 1994 acheté en librairie.

Puis *Jonathan Livingston le goéland* de Richard Bach, lui aussi régulièrement réédité. C'est un ami qui me l'a fait découvrir quand j'avais plus de quarante ans. J'ai au moins quatre exemplaires de ce livre en éditions bon marché (achetés aussi en réderies) et un exemplaire de l'édition originale datant de 1973 (photographies de Russell Munson)... Dans le vide-grenier d'un village occitan nous avons cet été trouvé ce livre, quasiment neuf. Nous l'avons offert à notre fille. Il est maintenant en bonne place sur le meuble de son entrée. J'ai aussi la belle version de 1981 avec des photographies en couleurs de Jordi Olavarietta et toujours la préface de Pierre Closternann.

Enfin, *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944), édition de 1946.

Celui-ci m'accompagne depuis que ma mère me l'a offert à Noël alors que j'avais treize ans.

Voilà un tiercé gagnant. Trois livres qui (me) sortent de l'ordinaire. Et que je voudrais bien emmener sur cette hypothétique île. Mais comme il faut choisir, j'accepte la contrainte que je me suis donnée et, avec un peu de regret pour les deux autres, je retiens *Le Petit Prince*.

Ah! Ce *Petit Prince* qui occupe une grande place dans mon bureau. J'avais, inconscient, commencé – lors de nos voyages en France (puis par la suite en Inde, Irlande, Angleterre, Danemark, Espagne, Italie...) – à collectionner les éditions dans des langues différentes. Mon entourage avait pendant un certain temps enrichi cette collection avant d'abandonner. C'était déjà – j'en prends réellement conscience maintenant – une mission impossible face à l'ampleur de la tâche. À ce jour existent «6829 éditions distinctes^[1]» – depuis sa publication en 1943 – traduites en 553 langues et dialectes. Cependant, toujours au hasard des réderies, je continue à l'acheter... Pour le plaisir, ayant abandonné depuis longtemps ma quête. Occasion de l'offrir à l'un ou l'autre des petits-enfants. Ne plus chercher ne veut pas dire ne pas trouver. Ainsi un jour à Paris nous avons trouvé chez un bouquiniste deux exemplaires d'une vieille édition numérotée. Sans hésiter, nous les avons achetés...

Dans un article du «Sociographe» (Rosset, 2017) consacré à la douceur j'ai écrit sur ma relation avec ce livre. Écrivant notamment que – alors directeur d'un Établissement de formation au travail social – je l'avais durant onze ans utilisé pour marquer le passage d'une année à une autre ou pour la fin de la formation. Avec des propos différents à chaque fois: «... un jour la rose, un autre le renard, un autre encore le puits... Une manière de marquer le temps. Un temps autre qui en l'espace de quelques instants, remplaçant le précédent, donne sens à ce qui a été et devient à ce moment précis, promesse du devenir...» (p. 96).

Je revenais aussi sur sa traversée des frontières: «Il, ce voyageur planétaire, était revenu par avion dans une valise... Revenu – fraîchement édité à Moscou en russe – de l'Oural du Sud, plus précisément de Téchliabinsk, à Amiens, après avoir franchi l'année précédente – en français et en picard – les mêmes frontières^[2]», p.93».

Et sur son existence romancée dans un livre pour enfants: *La Bibliothécaire* dans lequel il voyage beaucoup...

En librairie, cette fois-là, j'ai découvert *Le bel album du Petit Prince*. C'est une version pour enfants, publiée en 1995 chez Fleurus.

Un autre jour, dans une brocante du Beaujolais j'ai trouvé – à un prix dérisoire – les *Œuvres de Saint-Exupéry* éditées dans la Pléiade en 1959 (édition aujourd'hui épuisée) avec une préface de Roger Gallois. *Le Petit Prince* s'y trouve après la *Lettre à un otage*, page 407. Par la suite, je me suis laissé tenter et j'ai acheté les Œuvres com-

plètes en deux tomes, 1994 et 1999. *Le Petit Prince* se trouve dans le tome II, page 229.

Voilà, ce livre (et ses disques) ne me quitte pas, je l'aime. Je le cherche, je le découvre, je le reçois, je l'accueille...

Ainsi, à la fin de mon intérim comme administrateur délégué à la direction d'un institut de formation de travailleurs sociaux, à ma grande surprise, deux formatrices m'ont offert la version en 3D. Le livre pop-up avec le texte intégral. Cette version publiée en 1995 est pour les enfants. Mais ce livre, ce *Petit Prince* ne vieillit pas. Il garde toute sa fraîcheur, sa douceur. Et sa lucidité face au danger des baobabs : « Enfants! Faites attention aux baobabs! »...

Ce 5 septembre en sortant de l'hôtel nous avons fait une découverte. Dans une vitrine, derrière le rideau métallique d'une librairie parisienne et attirant le regard se trouvait *La Eta Princo*, la nouvelle édition du *Petit Prince* en espéranto... Je ne le savais pas encore mais je n'étais pas au bout de ma découverte car, une vingtaine de mètres plus loin, dans une jardinière, lovée contre une gouttière, il y avait seule, au bout de sa longue tige, une rose rouge...

Loin de chez nous, « sur sa planète, l'astéroïde B 612, le Petit Prince souriait... Il était heureux. Il avait su profiter de ses rencontres avec les grandes personnes et de son passage sur terre. Sa planète n'était plus en danger, son mouton avait appris à reconnaître les graines de baobabs et en faisait maintenant sa nourriture quotidienne (ibid.) ».

[1] In petit-prince-collection.com/lang/collection.php?lang=fr, consulté le 6 septembre 2023.

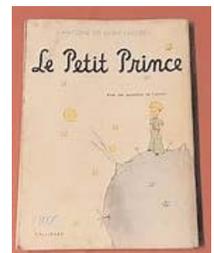
[2] Dans le cadre d'un stage de formation continue de formateurs, d'enseignants et de responsables académiques (pour la plupart docteurs) missionnés par l'Institut de formation Téchliabinsk (Russie, Oural sud) à l'École Supérieure du Professorat et de l'Éducation d'Amiens en décembre 2015.

Références

Gudule, *La Bibliothécaire*, Paris, Hachette, 2001.

Saint-Exupéry, Antoine, *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard, 1946.

Rosset, Pierre, « Une douce lecture... », *Le Sociographe*, 2017/4, n° 60, Champ social, Nîmes, pp. 93-96.



LA DERNIÈRE LETTRE



MON CHER PAUL

L'innocent que je suis, amputé de la jambe, me voici revenu vers toi, débraillé comme un étudiant. Je te regarde. La chair de ton cou blanc, brodé de mèches folles, me brûle de belles fièvres.

Sur la Place de la gare, à Charleville, taillée en mesquines pelouses, te souviens-tu de nos baisers indiscrets, sous les marronniers? Que c'était beau! Je reconstruis ton corps, les poings dans mes poches, les poings bien serrés, prêts pour la bataille, et qui s'ouvrent lentement pour la reconquête.

Les baisers me viennent en rêve. La courbe de tes épaules m'étrangle. C'est un fouillis, en somme, de souvenirs doux, tout en rose, et qui surgissent gentiment, m'étourdissent. Ton parfum se mêle à ma mémoire. Les bourgeois poussifs, dans le square, m'indiffèrent. Je suis enragé de notre vieux temps.

Tandis que ricanent les voyous, je m'enivre à l'absinthe. Je ris au nez des sots, ceux qui fourrent des démons et des loups de leurs yeux ternes, dans nos regards ardents. Je bois en tremblant.

J'incline la tête. Et je vais à ta recherche. Et nous sommes souûls de terribles espoirs. Et nous sommes fous.

Se taire nous plaît.

L'orchestre militaire balance ses schakos. Ô toi, insouciant et battant des mains, dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie, tu mitrailles d'étoiles le ciel de mon âme. Tu recouvres mes blessures de tes médaillons en un seul geste. D'un bon rire tu m'appelles, Viens mon homme aux semelles de vent...

Viens exaucer mes désirs anxieux. Je vibre. Il faudra sauver mes vœux heurtés de sanglots. À minuit, et je ris et je pleure, et tu me réponds À quoi bon?

Je regarde cependant la chair de ton cou blanc, impure, blessée. Je ne dis pas un mot. Je sais que tu erres entre les logis provisoires et les hôpitaux parisiens. Tu me parles tout bas de ta vie de misère. "Je préfère l'hôpital, puisque tel est mon lieu fatal", m'écris-tu.

Tu viendras baiser ce pauvre poignet gauche que tu as blessé de deux coups de feu?

Je suis assis sur le banc du square où tout est correct. La nuit tombe et la lumière de ton visage reflète sur mes émois. J'espère que la voûte céleste ouvrira ses grandes portes noires et m'autorisera à inventer des histoires.

Je grimace de te voir quitter femme et enfant, même si nous vivons dans l'insouciance. Je te donne une seconde force d'écriture et tu recadres la mienne. Nous travaillons dans la nuit, hagarde. Essoufflés, en état de révolte. Nous ignorons le temps et partageons les malheurs, les vicissitudes.

Nos amours dévorantes, sur fond d'ivresse, nos révoltes, notre violence, notre sulfureuse plume, d'une humide étincelle, se balancent au vent. Mes soupirs, tes caresses, sont de doux refrains d'amour qui me consolent. Mon poète maudit, dans l'immense chantier de mon cœur fou, où la pauvreté ronge, tu entres lentement, avec paresse, passion, et le soleil des Hespérides.

Je porte, et ton corps, et ta poitrine, laissant flâner les mots sur ton torse. Je ne veux plus rompre!

Je reprends la route. J'ai en tête ce poisson vert et vermeil avec lequel tu m'as giflé. Je reprends la route. Ce soir. Je te parlerai. La langue franche. Je traverserai Londres. Par la grande campagne. Puis j'irai par les grands bois. Et ça sentira la sève.

Je pénétrerai ton âme. Je volerai tes ailes. Je violerai ton esprit jusqu'à l'os. Avec ma langue, je traverserai ta sublime peau.

Je saliverai, effrayant, le front vaste. J'emplierai ton ventre de caresses et de vérités, avec cette main dont l'équivoque s'efforce de retarder le retour à la rupture.

Je viderai le sang de mes tempes. Je libérerai les caillots de mon cerveau. Je marcherai près de toi. Je me collerai. Debout. Je me forgerai. Je construirai des murs et des tricots rouges pour notre dernier voyage.

Nous blanchirons.

Tu fermeras l'œil. Je déposerai un coussin bleu sous ta nuque, un nid de baisers sur ton cou. Nous irons dans un petit wagon rose.

Reviens traîner la savate et me parler tout bas et graver ta peau dans la mienne. Reviens me tendre ta croupe. Viens te frôler à moi sous la lumière du soir. Je retirerai la cravate que tu n'as pas. D'un mot aimable, j'enverrai au diable le diable.

Et je braillerai, Au plaisir, au plaisir! Merci, de me perdre dans l'horizon de l'amour et du sexe. Je me tiens à distance de la messagère des dieux. Qu'elle vienne, qu'elle vienne... Je la fuirai! C'est ta main que je veux. Et je m'acharne. Je t'offense. Je me penche. Le soleil tourne. J'efface ton bras replié. Le ciel émet une lumière vive. La rosée de tes doigts se grise. Je m'exalte. Je suis lucarne. Il me suffirait de peu d'eau pour ma soif. À demi ivre. Prends garde, me dis-tu.



Je touche terre. Mon corps exige une blessure. Je m'enfonce. Je me sens vaseux.
D'une tenace patience, tu me tires à toi, entrelaces tes doigts aux miens. Je crois bien que nous mourons ainsi : figés, en silence.



RETOUR DE FLAMME



Tragédie en trois scènes :

La scène est à Rome à l'été 81, Titus règne depuis deux ans après s'être séparé de sa fiancée Bérénice afin de satisfaire le Sénat romain.

Titus, fils de Vespasien et empereur de Rome après lui

Domitien, frère de Titus et empereur de Rome après lui

Antiochos, roi de Commagène, ami de Titus et de Bérénice

Bérénice, reine de Judée, sœur aînée de Drusilla

Scène 1, Titus, Antiochos

Titus

Quoi? Toi ce frère qu'entre tous je chérissais

Quand à tes soins Bérénice je confiais!

Te voici revenu jusqu'ici en secret:

As-tu le fol espoir d'attiser mes regrets?

Car tu ne viens pas seul te présenter à moi:

Bérénice te suit à Rome sans effroi!

Antiochos

Titus, ne crois pas que cette âme droite et fière
Vienne sans souffrance t'adresser sa prière...

Titus

Sa prière Antiochos! Qu'aurais-je à lui offrir?
Elle emporta mon cœur qui ne pouvait l'haïr.
Et l'Empereur n'a plus d'yeux que pour son Empire,
Vite, retire-toi! De ce pas va lui dire...

Antiochos

Seigneur, c'est trop tard. La voilà, je me retire.
(il sort)

Scène 2, Titus, Bérénice

Bérénice

Seigneur, le destin si cruel guide mes pas:
Mon seul soin en ces lieux concerne Drusilla...

Titus *(l'interrompant)*

Ta sœur demeura sourde à l'ire de Vulcain
Dont le fracas chassa au loin les Patriciens
Tous, très avisés, s'éloignèrent prudemment
Du Vésuve avant qu'il expulse de ses flancs...

Bérénice *(elle s'écrie)*

Deux ans déjà ont fui et je suis sans nouvelles!
Son fils est mort, hélas; mais ne sait-on rien d'elle?

Titus *(s'emportant)*

Je la pleure ainsi que trois cent mille Romains
Que j'aspirais à secourir tous de mes mains.
Mais n'est-ce pas assez, après que Rome brûle
Qu'il te faille ajouter l'inutile pustule
D'un amour mal éteint ranimant l'incendie,
Convoquant le malheur pour une ultime orgie?

Bérénice

Cruel, toi que j'aimais et toi qui m'as bannie!
M'interdirais-tu de revoir ma sœur en vie?

Titus (*hors de lui*)

J'ai foulé le Vésuve et tamisé ses cendres
Jusqu'au fond du cratère j'ai tenté de descendre!
De Drusilla nulle trace n'est demeurée
Ton neveu Agrippa peut seul être pleuré.
J'ai tant à faire et ta présence m'importune :
De Rome dévastée rétablir la fortune
Ne s'accomplira pas en t'écoutant pleurer.

Bérénice (*des larmes de rage dans les yeux*)

Je n'ai plus qu'à te maudire et à m'en aller.
Tantôt la vaste mer blanchira sous nos rames
Dissipant à mes yeux la noirceur de ton âme.
(elle sort, tandis qu'entre Domitien essoufflé)

Scène 3, Titus, Domitien

Titus (*se reprenant*)

Où cours-tu Domitien? Viens-tu du Colisée?
La grandeur du Colosse t'a-t-elle étonné*?

Domitien (*très agité*)

Seigneur, un mal inconnu frappe sur le port;
Plusieurs de nos marins ont rencontré la mort!

Titus

Mais quel nouveau malheur prépare le Destin?
A-t-on déjà pu consulter un médecin?

Domitien (*hésitant*)

Un marin de Judée dont le cadavre empeste...

Titus

Dieux! Bérénice avec elle apportait la

(il s'effondre, inanimé.)

Domitien

C'en est fait. Ce grand cœur dévoué à l'empire
Périt de ses vertus. Qu'au moins il nous inspire!

d'après «Bérénice» de Jean Racine (1670)



MODULATIONS AQUATIQUES



I - Vague décalée

Le flux, le reflux et le ressac. C'est reposant, l'élément aquatique. La beauté de la mer, la douceur de nager, aller au-delà du rideau de vagues et s'adonner à l'eau. Chaque vague me remplit d'effroi. Et si c'était la dernière. Et si elle m'emmenait avec elle, vers les tré-

fonds. Pourtant je glisse et je nage et je sautille et continue le jeu des vagues, ces morceaux d'immensité, ce magma noir de la mer. Elles m'épuisent autant qu'elles me fascinent, ces bourrelets aquatiques se fondant à la surface pour ensuite surgir et mugir. Je ne me lasse pas du jeu, je pourrais continuer des heures. Après chaque embarquée, je respire, comme surprise d'être encore là.

Se délasser les muscles et oublier le reste. La mer, le bruit de l'écume, le goût amer des vagues, le soleil entre les nuages, l'immensité de l'eau. De vague en vague la mer reflue, j'entends son rythme qui m'obnubile, ce mouvement inlassable me saoule, je me mets à respirer à l'unisson des ondulations, elles s'ourlent d'écume, puis éclatent sur le sable.

Les vagues me traversent, Cette sensation de la mer si neuve à chaque fois. Ce bouleversement, cette onde de choc se reproduisent sans cesse. La vague s'élève, s'élance on dirait, pour se précipiter en écume. Elle arrive, imperturbable, puis s'exécute en blancheur. J'attends la prochaine, je m'élance à mon tour et suis son mouvement. C'est dos à elle que j'attends la surprise. Je me précipite, je l'évite, je la ressens. Elle m'emmène, je me fais surprendre à dessein. Elle m'entraîne avec sa force, je me retrouve près du rivage, haletante, et repars au loin pour nager. Je suis seule au monde dans les vagues et leur force ne me fait pas peur, J'attends qu'elles arrivent et ne leur oppose pas de résistance, je saute quand elles m'approchent.

Le flot, l'onde, ses brusques mouvements, cette excitation des corps qu'elle provoque. Elle rameute les rêves, assouplit les idéaux. Élastique, enveloppante, elle contient nos passions. Elle étouffe le désir, modère les rancunes. Elle malaxe nos aspirations, nous fait redevenir enfants et joyeux. À d'autres moments, elle nous bat froid, nous réduit au rang de tout petit organisme, qui ose se mesurer à l'infini. Nous pouvons jouer, nous éclabousser, avaler l'amertume, nous pouvons courir et nager,

Elle nous offre sa surface étale, son horizon. Cette mer nous aspire de ses scintillements capricieux, Y rester le plus longtemps possible.

Sur le sable, ils m'observent. Je ne m'en soucie pas. J'ai vingt-deux ans, l'amour n'est qu'une lutte de pouvoir, et je ne perds pas souvent. Aucun ne m'a vraiment touchée. Certes, j'aimerais plaire à tous, et ne comprends pas pourquoi ce n'est pas le cas. Si je plais à l'un, pourquoi pas l'autre? Et à quoi me sert de ne plaire qu'à un? C'est banal. La résistance qu'on m'oppose me stimule.

Je jette des coups d'œil du côté d'Emmanuel. Il n'a pas posé son roman une seconde. Il ne sait pas où je suis, il ne sait pas qui je suis, il s'en moque ostensiblement. Je cherche des explications. Les blondes. C'est ça, il préfère les blondes. Auquel cas, rien à faire. J'ai du mal à intégrer ce concept des blondes. Après tout, le syndrome Marilyn est un peu hors de propos. Ce n'est plus recevable. Tout le monde sait qu'il n'y a que des fausses blondes, à part quelques Suédoises qui se seraient égarées sous nos latitudes.

Dois-je envisager que je ne lui plais pas? Peut-être m'ignore-t-il pour éviter de faire de la peine à son ami Jacques, qui me courtise d'autant plus que je l'écarte? Que peut l'amitié face à l'amour? Non, c'est un prétexte. Est-ce parce qu'il pressent que je suis un tumulte incessant? Car il voit que je n'aime obéir à personne. Est-il par avance fatigué de mes excès? Sans doute aucune de ces hypothèses n'est la bonne et j'ignoreraï le fin mot de l'histoire. Il m'est quand même difficile de renoncer à susciter l'intérêt de cette belle personne. Il ne me témoigne qu'un dédain poli. Qu'il est désagréable d'être si gentiment repoussée.

Ce n'est pas que l'ego blessé, il faut aussi mettre un terme aux sentiments naissants. Changement de perspective, nous ne vieillirons pas ensemble. Toutes ces hypothèses naïves que l'amour fait naître. Le cerveau se charge de tout: la vie commune, les jours, les nuits, et le reste. Comment ai-je pu me bercer d'illusions et laisser la machine à fantasmes s'emballer? Ce n'est qu'un béguin innocent, rien de plus. Il a douché mes espérances. Il faut maintenant que tous mes rêves rentrent dans la bouteille réalité. Une fois celle-ci refermée, j'y verrai plus clair. Je ne lui en veux pas. Après tout, ma seule faute est de n'avoir pas réussi à éveiller son amour.



II - Onde mineure

J'aperçois la crique, enfermant le sable et l'eau, tandis qu'au loin un bateau de pêcheur, tout blanc, marque la mer de son empreinte. Je suis presque seul sur cette plage. Quelle quiétude. Je me suis arrêté, pour mieux saisir l'instant. D'un bleu

lavande, le ciel teinte les flots. Et je vois ce dégradé de bleu tirant vers le doré, ces passages subtils d'une teinte à l'autre. À l'horizon, la mer devient turquoise. Le ciel reste prudent, la douceur du vent, la chaleur de l'après-midi, écrin idéal de nos déambulations. Les rochers se jettent dans l'eau et, en retour, l'eau frappe les rochers. C'est à qui cognera mieux sur l'autre, c'est bruyant. Genêts, plantes sauvages de couleur vert tendre qui masquent le sombre des rochers, leur donnent une jouvence inattendue. Depuis combien de temps sont-elles là, ces pierres? Elle nous survivront sans doute. Nous sommes les spectateurs fortuits d'une symphonie qui se joue sans nous.

Repos, couleurs, aplats, je tente d'ignorer le bruit des vagues pour mieux me concentrer. Quel spectacle magistral que cette plage! Et pourtant, les mots n'entrent pas, ne sortent pas. Je suis dans un monde de sensations. Un monde flottant. Le sable vire au vert, le ciel se fond aux couleurs de l'eau, je regarde la nature, attrape une effluve. C'est un baume, une caresse, c'est chaque jour une autre histoire, un autre tableau, et je m'agite en vain. J'avale ce paysage, puis je m'assois, me détends, laisse la mer venir à moi. Souveraines, les vagues s'ourlent puis s'en vont en vacarme et fracas.

Derniers jours de vacances avec des amis. Je t'observe jouer dans les vagues: tu joues comme si tu étais une enfant - tu cries d'excitation quand la vague arrive et te submerge. Tu vas et viens, au rythme de l'eau, tu te confonds avec elle, tu procèdes de la même abstraction, du même souffle. Je te regarde et tu te révéles à moi. Ton bain dure trop longtemps et je préfère rester sur le rivage. Te voir ainsi disparaître sous les flots m'irrite et me dérange. À quoi joues-tu à la fin? Ce jeu des vagues est dangereux. C'est ce qui lui donne du prix. Alors je serre le poing. Mon corps se crispe, puis se détend, au gré de tes disparitions sous l'eau.

Enfin tu renonces et reviens vers nous. Tu marches très consciemment, faisant fi des regards qui se portent sur toi. Quelle arrogance! Et pourtant, comment résister à cette femme? Je n'y parviens pas encore. Pourtant j'aurais envie de te lancer au visage un vitriol qui te défigurerait, pour être le seul à qui tu plairais. Cette jalousie me fait dériver. Je deviens stupide et brutal, face à ton attitude. Tu me montres bien que tu ne s'intéresses pas à moi. Tu es directe et sans ambiguïté, tu ne veux ni de moi, ni de mon amour, tu te passerais aussi de ma présence, si je pouvais disposer ce serait idéal.

Je t'ai invitée à Cancale car j'espérais me rapprocher de toi, t'attendrir, te prendre dans mes bras. Et tu ne quittes pas des yeux mon ami. Et nous annonce tout de go que tu as un petit ami. Est-ce mensonge, perversité, indifférence?

Je ne suis qu'une boule de ressentiments. Je t'imagine dans trente ou quarante ans. Je te vois ridée, ventripotente, les yeux dans la vague, et tes admirateurs disparus. Seul autour de toi, je pourrais te faire languir, me faire désirer, c'est moi qui aurais le pouvoir. Selon mon bon vouloir, tu devrais te plier à mon rythme. Je resterais évasif,

ne t'avouerais jamais mon amour. Tu lutterais, te maquillerais, peindrais tes cheveux blancs, chercherais longtemps comment te vêtir, pour masquer ta silhouette trop lourde.

Mais j'ai en face de moi cette femme de vingt-deux ans et elle me vrille le cœur. Où qu'elle tourne la tête, elle voit des regards qui la dévisagent. Ce pouvoir, même s'il n'est que temporaire, t'appartient. Tu restes pensive, t'allonges sur ta serviette, joues à faire glisser le sable dans ta main. Impossible de savoir ce qui te passe par la tête.

Tu souris, tu n'es pas du genre à t'esclaffer, non, tu souris, légèrement, pour indiquer que tu as compris la blague ou pour témoigner ta joie d'être là. Tu souris aussi bêtement, quand tu regardes Emmanuel. Je n'aime pas ce sourire-là, mais tous les autres. Tu es sans doute superficielle, veule, abrutie, et je m'en fous. Impossible pour le moment de me résigner, de renoncer à toi. Tu es mon horizon et je n'envisage pas de te perdre de vue. Il faudra que tu refuses tous les rendez-vous que je te proposerai. Il faudra que ta patience soit à bout. Il faudra que tu ne veuilles plus de moi comme confident. Et même si tu y parvenais sans peine, je devrais encore me sortir de la tête ton sourire, ton prénom, ta démarche un peu sautillante, ta silhouette délicate et ton cynisme aléatoire. Je crois que je suis amoureux d'une femme qui ne veut pas de moi, voilà tout. Je ne suis que fureur, jalousie, déception rôtie.



III - Retour au rivage

Je vois au loin briller l'océan, j'entends les vagues mourir contre les rochers, les mouettes tourner dans le ciel, sur la plage de sable fin. Les roches sont roses, elles sont brunes, elles sont un kaleidoscope qui lance des éclairs de soleil. Je préfère admirer la clarté de l'eau qui dévale, limpide et me

donne envie de me baigner, pour sentir mon corps caressé par cette grande masse. Je respire le ciel, j'avale cette eau, me pare des rochers. J'aimerais imprimer au sol mon empreinte, mouiller mes pieds dans l'écume, parcourir cette étendue longue, en forme d'ellipse, où de rares promeneurs me rappellent que je suis des leurs. Je me plonge dans les odeurs, un mélange de salinité et de douceur. Bientôt, je serai ce paysage. Serait-il possible de rester, de se fondre à la rade, d'oublier mon corps, de devenir granit, d'ignorer les contingences? Une aspiration à la disparition, une énigme heureuse.

Il faut dire que j'ai envie d'oublier l'absente, de prendre des forces de la solitude, qu'elle m'emmène au-delà de moi, que cette nature me lave, qu'elle m'aide à espérer. Je plonge les yeux dans les ondes, une vague en remplace une autre, se transforme

en blancheur de bave, crache un son furieux. Ces flots monotones reflètent mon ennui. La beauté n'éteint pas mon obsession. J'entends ta voix. Mais non tu n'es pas là. Parfois tu m'apparaîs, même silhouette, même démarche - je poursuis celle que je ne vois que de dos - et suis déçu - c'est une blonde quelconque.

Le soir, je te parle - pourquoi t'es-tu ainsi échappée? Que cherches tu, là-bas, que je ne pouvais t'offrir? Voyager? Tu avais envie de voir du pays? Ne sais-tu pas qu'on rentre toujours le même, que s'en aller ainsi, sans raison, ne mène à rien? Tu n'es qu'un cheval fou, tu pourrais parcourir le monde, tu ne changerais pas. Qu'est-ce qui m'attache à toi? Je pourrais tout aussi bien baisser les bras, me mettre en quête d'une femme raisonnable, qui m'aimerait vraiment. À certains moments, je sens ton amour et nous naviguons dans le même bateau. Parfois, tu te détournes et sembles d'une indifférence totale. Tu es comme la mer, inconstante. Ce mystère m'hypnotise. Tu es loin, partie avec des amis. Pourvu que tu ne me racontes rien, infidèle.

Qu'est-ce que ça veut dire, d'être ton petit ami? Sans doute une place à durée limitée. Je sais que tu as des tentations. Tu n'y resteras pas toujours insensible. Alors quand me jetteras-tu au rebut? Il serait raisonnable de m'y préparer. Impossible de me projeter dans une vie sans toi. Ta beauté? C'est surtout ta jeunesse qui te rend belle. En vérité, tu n'as rien de spécial. Une jolie brunette gracile, rien d'autre. Ton charme, ce ne sont pas tes seins, ou tes jambes, mais ton ironie, ta façon absurde de voir la vie, ton mépris pour tout ce qui est trop sérieux.

Tu es une petite bourgeoise, comme nous et, quand nous aurons fini nos études, nos ennuis commenceront car nous serons sortis de notre cocon. Inutile d'y penser trop tôt. Pour le moment, nous sommes ensemble et tu es partie en vacances avec deux "amis". De toute façon, je n'étais pas invité. Tu me reviendras, sauf si tu trouves mieux. Nous resterons peut-être amis, ou bien le dépit sera-t-il trop fort? Te perdre tout à fait est-il pire que de te perdre un peu? La raison n'éclaire pas la passion. Et je te connais trop bien pour supporter que tu me remplaces.

Cette fille me rend dingue. Sans doute retrouverai-je la raison quand tu seras partie. Et un jour, il sera bon de recouvrer mes esprits. Ce moment n'est pas encore venu. Tu es trop jeune, tu te saoules des regards que tu suscites, tu ne vois pas que ces hommes ne rêvent que de ton corps. Tu savoures ces désirs que tu obtiens sans effort. Tu ne sais pas que ton temps est compté. Tu as la jeunesse et la liberté. Il faudrait presque te plaindre, tu ne peux ni trouver le bonheur, ni le donner. Plus tard, peut-être, tu connaîtras l'amour, au lieu de la séduction.



La carte postale

Ma chérie, je ne sais pas quoi te dire. La mer est belle. Les criques de Bretagne te plairaient, les roches roses, l'eau claire. Tu manques quand même un peu au paysage. Dommage que tu sois partie sans moi. On aurait pu aller traîner de plage en plage, tenter de déchiffrer les nuages. Nous pourrions bientôt déambuler à Paris sans but à ton retour. Il me tarde de mettre ma main dans la tienne, et aussi ailleurs. Je l'avoue, je suis presque jaloux et espère que tu souffres autant que moi de l'absence. Mon cœur, je t'embrasse follement.

Très librement adapté des «Vagues» de Virginia Woolf



LE TESTAMENT VILLON

(octosyllabes ABABCDDC)



L'automne de deux mil vingt-trois,/ je, R. Lehallier,
plumitif,/ soudain frappé d'un coup de froid/ à voir le
mort saisir le vif/ avec le soin dissuasif/ des mignardises de
cosaque,/ ai décidé, sentant la caque,/ de disposer de mon
actif.

J'en ai trop vu, de mes amis, la fleur aux dents, l'âme
légère, sûrs de leur force et sans soucis, prompts à remuer
ciel et terre pour sauver un chat de gouttière ou un copain

à la dérive, partir soudain pour l'autre rive sans crier gare, les faux frères!

Nous étions vingt, nous étions fous, à parler haut de nos révoltes, fumant la vie par
les deux bouts, réinventant sous bonne escorte le monde ou presque ou peu importe.
C'était pour dire "Nous voici! Nous sommes libres et promis à la gloire des avant-
postes!"

Nous avons couru l'aventure jusqu'à plus soif, tout notre saoul, sans crainte des
coups, des blessures, et raté quelques rendez-vous. Mais nos trente ans, au bord du
trou, ont rabattu de leur superbe: celui que l'on couchait dans l'herbe était le tendre
d'entre nous.

Quelques-uns se sont éloignés traverser d'autres paysages, emprunter de ces voies
ferrées qui vous dégoûtent des voyages: on dort dans la soute à bagages, chahuté par
le tortillard, on se réveille il est trop tard, on est en gare de triage.

Nous avons appris ce qu'il faut savoir pour ce qui est de vivre, les départs, les
retours, les mots qu'on tait et ceux qui vous font vivre, et qu'il faut peu pour qu'on
s'enivre, un baiser, un sourire, un rien, près de soi le souffle au matin d'un amour
frileux quand il givre.

Nous avons poussé sans frisson la porte de la septantaine. C'est à peine si nos
passions ont marqué, pour reprendre haleine, le pas avant cette incertaine entreprise
que de passer sur l'autre versant de l'été et que la sagesse vous prenne.

J'écris, dehors le jour s'en va. C'est un samedi froid et triste d'après-fête où l'on ne
sait pas, dans le silence épais, sinistre, ce qu'il reste sur le registre à écrire ou à
raturer. Qu'on se soit ou non appliqué, la marge est surchargée de bistre.

Les vrais écrivains distingués ont l'âme en peine, un brin de spleen, un soupçon de
rêves fanés, des nostalgies de crinoline. Moi, l'angoisse me dégouline le long du

corps, le long du cœur. Je me sens poisseux tant j'ai peur. Le jour tranquillement décline.

Un mot me frappe ou un regard: de dos, dans un très vieux costume, une silhouette de hasard... Tout se souvient de qui nous fûmes. Et même si je m'accoutume à votre absence, ces temps-ci un grand vent d'hiver me transit. C'est ma jeunesse qu'on inhume.

Avant de passer l'arme à gauche et que la saison soit aux pleurs, je me risque dans cette ébauche d'adieu "anthume" un rien rieur et, n'en déplaise au fossoyeur, professionnel du funéraire, j'entends à tous mes légataires abandonner mes droits d'auteur.

Que la mort vienne à l'improviste ou que je l'aie guettée de loin, que je sois seul, simple touriste, dans une ville au mois de juin, ou en hiver parmi les miens, écoutant un bon vieux Trenet, je m'en fous mais que j'aimerais entendre la fin du refrain!

N'y voyez rien de capricieux: je ne veux pas que l'on m'enterre. La crémation me convient mieux, propre, rapide et sans manières. Et moi qui ne fréquentai guère les isoïrs électoraux, je mets ma voix sans trémolos au fond de l'urne cinéraire.

Ensuite enfouissez mes cendres dans le jardin, sous le pommier, où dort déjà ce chat si tendre que nous aimions. Riez, buvez à nos beaux jours, à ma santé, au temps qui vient des roses rouges, à la beauté de ce qui bouge et chantez comme en plein été.

Que sans retenue l'on entende la guitare et l'accordéon, l'orgue de verre, le jazz band, la senza et le mirliton. Mais, s'il vous plaît, pas de clairon, d'harmonium ni de cor de chasse! Même les restes mis en châsse, je tiens à ma réputation.

Quand chacun aura fait honneur à la table de la maîtresse de céans, que la bonne humeur aura dissipé la tristesse, qu'on écoute comme à confesse les items de ce testament. Ça ne prendra guère de temps, en tout cas moins qu'une grand-messe.

Premièrement, au nom du père, à Frédéric, Tom et Tristan, je laisse et qu'il reste prospère, ce patronyme patoisant. Il fut celui de paysans, de forgerons, de ravaudeuses, petites gens bien laborieuses, francs buveurs et libres pensants.

Item au grand Bussy du Doubs qui n'eut de moi que cette absence, avant de se retrouver, doux!, laisse une image de l'enfance: sur mes épaules l'insouciance de ses quatre ans légers et gais, en marchant vers la rue Bossuet au pas calme des confidences.

Item à Bibi-les-bouquins qui m'illumina la trentaine, laisse quelques vieux calepins, quelques nouvelles incertaines, inachevées et raturées, griffonnées, oh! si peu de chose! Mais il saura s'y retrouver dans les dédales de ma prose.

Item à Kiki-les-fourneaux et à son lumineux sourire, laisse dans un petit dico les mots nécessaires pour vivre: ceux qui disent qu'il faut aimer la vie, aux gens ouvrir les bras, ne pas se tromper de combat et qu'il n'est rien après mourir.

Item à Zia la fidèle qui se rassasiait de pain dur, je laisse, quel régál, la moelle du plus long de mes deux fémurs. Item à Mousse le câlin, je laisse du mou à l'ancienne,

restes de mes poumons un brin noircis au fumet de Craven.

C'est tout pour la gent animale. Passons à mes contemporains. Qu'on rassemble dans une malle mes vêtements et mes bouquins, mes crayons, tout le saint-frusquin. L'exécuteur testamentaire n'aura qu'à puiser sans manière mes legs dans ce foutu pétrin.

Item aux amis dont la route croisa la mienne un de ces jours, aux heures sombres où les doutes m'ont fait le cœur blessé et lourd, ou aux jours glorieux qu'on s'enivre lorsque chantent les lendemains, laisse mes chansons et mon rire, mauvais vers et rimes de rien.

Item à tous ceux dont les mots m'ont fait voyager sous la lune, loin de chez moi, en hautes eaux, laisse en remerciement posthume un lot de stylos, porte-mine, crayons, ramette de papier, carnets A5 en moleskine... de quoi continuer à rêver.

Item aux rares, mes plus-que-frères d'écrit et dans la vie, Rambour Jean-Louis et Vidal Luc, le gars de Troho Lalet Michel, Crognier Philippe et Wallet, laisse mes pseudos : Mahrenbourg, Léo Demozay, É.Lancourt, Eden Yôqtan et Lehallier.

Item à ceux des ateliers dont j'aimais que la voix timide, soudain confiante et intrépide se risque jusqu'à romancer, à inventer mille destins toujours tendres pour nos balades, surtout pour les voisinlieusardes, laisse en bordel tous mes bouquins.

Item à tous ceux du Loiret, Nicole, Bernard et Nadine, Cantalou et sa micheline, laisse des week-ends aux Aubrais emplis de mots et de silences, au bonheur de les savoir lus par d'autres yeux, rieurs, émus, laisse consignes en partance.

Item à celle du dimanche et sa lyrette arabica, laisse un paquet de chocolats en dépit de ses remontrances, et pour sa footeuse de nièce un portrait de la Rapinoe, un inédit du gars Rimbeau et deux barrettes pour ses tresses.

Item à quelques-unes - celles, griffonnages de mes amours, près de qui se leva le jour, fidèle, infidèle, fidèle, - laisse un sourire, une tendresse, quelque chose comme un chagrin d'amour et, fredonnée sans cesse, une chanson, couplets, refrain.

Item à celle, la première, à qui je dis des mots d'amour, à qui j'écrivis mille lettres et dont je pris la main un jour où nous marchions le long du fleuve, laisse un livre bien maladroit où je raconte mes émois. Que son prénom toujours m'émeuve.

Item à mes sœurs et mon frère, loin de qui j'ai toujours vécu, à Geneviève qui nous fut quasi une seconde mère, à Mady la toute dernière, à Jean-Marie le forestier, laisse un inédit griffonné qui parle des années premières.

Item à celle dont j'aurais tant voulu dire le sourire, le long du Rhin au mois de mai, ou en hiver quand le vent vire à l'est, au froid. Le cœur chavire dans une chambre sous les toits. Le fleuve passe, calme, en bas, et le cœur bat - comment le dire ?

Je n'aurai guère su trouver les mots, le moment ni la voix. À qui fait profession d'aimer, il n'est rien de plus maladroit. Item lui laisse, qui soit doux, du milieu de notre jeunesse, une chanson, un rendez-vous, le temps qui va sur nos caresses.

Voici, au moment de conclure, que me reviennent mes oublis, mes à-peu-près - que de ratures! Pardonnez-moi, ô mes amis, toutes mes faiblesses d'écriture. J'ai vécu l'aventure comme j'ai pu, et qu'elle dure puisque bientôt renaît la vie...

Je clos ici mon testament. Tenez-moi lieu de notariat. Il y a des rires d'enfants, du soleil aux pattes des chats, de la chaleur dans votre voix, la vie douce qui se repose... Il y a beaucoup d'autres choses mais il n'y a rien au-delà.



CETTE FEMME-LÀ



LE TGV ENTRE EN GARE DE LYON. Je suis la dernière à quitter ma place. Sur une banquette un livre oublié. Je le ramasse comme un enfant perdu qui attendrait ses parents au guichet de la gare. Mais à qui confier un livre de poche pas très neuf? Sur le quai mon frère agite des bras de bienvenue. Je m'élance contre lui. Deux ans sans nous voir! Cela crée des impatiences de corps et de cœur. Dans la fougue de notre étreinte, le livre tombe. Hervé s'écarte pour le ramasser. *Toi, tu lis ça?* s'étonne-t-il en tournant les pages jaunies, annotées parfois de rouge ou cornées dans l'angle droit. Une fleur séchée, une carte postale défraîchie, une mèche de cheveux roux ont glissé à terre. Je les récupère et avant qu'Hervé ne m'assaille de questions, je lui arrache le livre des mains, glisse à l'intérieur les petits secrets recueillis et plonge le tout dans mon sac. *C'est Lise qui me l'a donné, un souvenir de sa grand-mère, Louise, que j'ai bien connue. Tu te rappelles d'elle?* Le mensonge a fusé presque malgré moi. Comme s'il me fallait protéger les mystères de ce livre. Comme si celui-ci prenait déjà une place singulière dans ma vie.

Dans l'appartement haut perché de mon frère la nuit s'est glissée feutrant nos conversations. Il est tard, très tard. Je déplie ma fatigue du voyage, de nos échanges à feux croisés jusqu'à leur extinction. *Bonne nuit! Dors bien.* Je me couche dans le lit étroit à une place. J'éteins. Je rallume. Je me redresse. Je me lève. Le livre! Comment ai-je pu l'oublier? Je ne sais rien de lui sinon son évidente vétusté. Rien non plus de celui ou celle qui l'a laissé. Oubli? Abandon? Cadeau, pour qui le prendra? L'adoptera? Je l'extirpe de mon sac, m'assois au bureau, sous le regard photographique de mes parents, nous encadrant de leurs sourires, Hervé et moi enfants. Je leur jette un bref salut avant de me pencher sur mon livre. Je suis prête pour la rencontre. Mon cœur bat même un peu trop vite. La couverture d'abord que je n'ai qu'entraperçue. Dans un cercle parfait un visage en noir et blanc s'affiche. Celui d'une femme jeune, à la beauté fragile. Au-dessus en gros caractères blancs: *Anaïs Nin*. Au-dessous *Journal* et deux dates 1947-1955.

Un journal intime! Mon cœur s'affole un peu plus. J'ai tant rêvé d'en écrire un, mêlant événements et réflexions psychologiques, philosophiques, existentielles. Je ne

suis pas allée plus loin que le rêve. Comme pour tant d'autres désirs. Sur la première page, tout en haut, un prénom écrit au stylo rouge : *Océane*. Une date rouge aussi : *27 septembre 1984*. Une ville en noir : *Rennes*. Mes mains tremblent, elles lâchent le livre. Océane, le prénom qu'en secret j'ai toujours donné à la fille que je n'ai pas eue. C'est trop tard je suis ménopausée depuis quatre ans. Je me lève. Je tourne en rond pour adoucir mon trouble. Ce livre est-il un signe du destin ? Pourquoi est-il arrivé jusqu'à moi ? Pourquoi maintenant que j'ai renoncé à mes rêves d'enfance, d'adolescence. Puis je ris, je ris de moi-même, de mon imagination en plein galop de crédulité. J'hésite entre me recoucher ou continuer ma découverte. Très vite je retourne m'asseoir sur la chaise du bureau face au livre que je feuillette à gestes lents comme si ses pages allaient tomber en miettes de papier, ou l'encre s'effacer au contact de mes doigts ou les mots me sauter au visage.

Océane a souligné, entouré des phrases dont l'écho se prolonge en moi. Page 74 : *Écrire c'est descendre, creuser, pénétrer à l'intérieur*, et page 140, page 178, page 216... Des phrases, des réflexions sur l'art, la création, l'écriture. Océane écrit-elle ? A-t-elle publié ? Se désespère-t-elle d'échouer, comme moi, à écrire ce qui la hante ? Afin de me rapprocher d'elle, dans les mois qui suivent mon retour chez moi à Rouen, je me lance dans la lecture des six tomes du *Journal* d'Anaïs Nin, cochant, entourant, cernant à mon tour des formules, des bouts de textes tout en me demandant si Océane aurait choisi les mêmes. Si je pouvais en discuter avec elle ! Ma recherche du temps trouvé d'Anaïs se double de la recherche du visage, du corps, des idées, des envies, de la vie d'Océane.

Quatre ans ont passé. Aujourd'hui je suis assise face à une table surchargée de livres neufs. Dans la librairie *L'établi des mots* à Rennes séance de dédicace après rencontre avec mes lectrices et lecteurs. Mon premier roman a été publié au Seuil. Son titre : *Cette femme-là*. Sous-titre : *Mon inconnue, mon double*. Sur la première page à l'intérieur, une formule brève : *à l'Océane du 27 septembre 1984 à Rennes*. Je scrute chaque visage de femme qui s'approche, sourire aux lèvres, mon roman à la main. Et si c'était elle ? Elle qui a mis sur mon chemin d'errance un livre et cette phrase d'Anaïs Nin : *J'avance au-devant de moi-même dans une perpétuelle attente de miracle*, elle qui a permis que le miracle ait lieu. Je suis ancrée en moi-même, je suis ancrée dans l'écriture.



LE LIVRE



ELLE TORTILLE LE BOUTON DE SON GILET. À l'autre bout de la table la petite a posé un cahier corné. Dans cet espace-là, le long des lattes polies, sous la lampe, une plaie s'ouvre. Le bouton a cédé.

La femme se lève et dans un recoin de la salle tout en haut d'une étagère saisit la boîte à couture.

La petite n'a pas levé les yeux. Sa main a rayé la page du cahier quand sa mère a secoué la table. Elle s'est levée comme on bondit et toute la pièce en a frémi. La petite n'a rien dit.

Le crayon a rayé le mot et la gomme a réparé. Tout cela la petite l'a appris. Les mots se réparent comme l'homme qui vient parfois quand le toit laisse le vent entrer et souffler sur les murs glacés de la cuisine. Des mots décidés elle ne cède rien. Ils viennent à elle comme chat ronronnant. Elle les agrippe et les fige sur la page à carreaux. Il y a encore peu de temps ils étaient farouches elle les capturait avec peine parfois la rage lui faisait jeter le cahier au loin. Aujourd'hui elle les sculpte, les malaxe les polit et toute à son ouvrage elle laisse courir les heures.

Sur le cahier elle ne veut pas d'hésitation. La mère peut toujours effrayer l'air de ses grands gestes!

Le bouton a roulé sur le sol et la mère sursaute. Sa maladresse creuse la plaie qui saigne. Pourtant rien ne se dit de plus; la petite a la tête penchée, elle semble endormie sur le vieux cahier.

La mère, accroupie, tâte le sol. Elle souffle un peu plus fort, serrée contre sa poitrine encombrante. Sa main palpe et s'écorche sur un morceau de verre. Elle suce son doigt comme on tète et ce bruit seul réveille la gamine.

Elle s'approche lentement comme d'un animal dangereux de cette mère assise jambes écartées sur le carrelage; leurs yeux ne se rencontrent plus. L'une interroge, l'autre massive ignore la question. A-t-elle jamais su répondre à l'attente de la petite? La mère, le doigt dans la bouche, regarde la blondeur et l'agilité de l'enfant à saisir le torchon le mouiller et enrubanner sa main.

Elle regarde juste, elle regarde. À hauteur de ses yeux les jambes maigres de sa fille, les genoux secs où la peau blanche s'écaille. Elle ne touche pas. La petite panse la

mère, elle agrippe le doigt blessé et l'entoure d'un bandage grossier. L'ourlet de sa robe est décousu et pend sur son mollet. La mère attrape l'étoffe et la replie vers l'intérieur comme si ce simple geste pouvait suffire. Elle recommence plusieurs fois. L'enfant s'impatiente et se recule. La mère n'a pas lâché le tissu qui se découd d'avantage.

À nouveau assise, à nouveau rêtue, la gamine laisse le soir éteindre son cahier et l'ombre de sa main gauche cacher les lettres.

La mère s'est relevée. Péniblement. Elle regarde la poupée sur son index, elle regarde, juste elle regarde. Puis embarrassée par ce pansement elle attrape une cuiller en bois et la tourne dans la cocotte de fonte. Maladroite de ce geste inhabituel. L'odeur est singulière, ni désagréable, ni repoussante. Des légumes mal lavés ou mal épluchés, des morceaux donnés chez le boucher.

Elle a sans doute oublié le bouton, la boîte à couture, l'ourlet décousu de l'enfant.

La petite range le cahier dans un vieux cartable qu'elle a trouvé dans la grange. Une famille de mulots y avait élu domicile. Elle a un peu hésité, remplacé le sac par une boîte. Elle y saisit un livre.

La mère regarde; elle sursaute quand le livre claque la table de tout son poids. Du profil de sa fille elle ne voit que le nez et la joue très pâle.

Toucher le livre. Tourner une page puis l'autre comme elle voit faire à la petite.

Où poser ses yeux en premier?

Derrière les mèches folles elle ne comprend pas ce que font les yeux de l'enfant. Sa bouche est muette. Que regarde-t-elle?

Elle se souvient des bancs des pupitres des cris et des rires. Ces rires sans elle ces rires mauvais comme des piqûres. Elle ne se souvient que de la cour où les autres jouaient sans elle. Elle, elle ramassait de petits cailloux qu'elle cachait dans ses poches. Parfois elle en mettait un dans sa bouche et le suçait longuement comme un bonbon, de ces bonbons que les autres se partageaient à la sortie.

Depuis qu'elle s'affaire sur le cahier et le livre la petite ne la voit plus. Une caresse tout au plus quand elle rentre de l'école ou de la bibliothèque où elle passe des heures.

La mère reste bras ballants.

Elle regarde le buffet; dans un dernier rayon de lumière des pépites de poussière s'allument.

Une mouche tourne et vire.

La vitre est sale des crachins d'hier.

Le seau est propre et la cuvette de la toilette s'écaille un peu sur le bord.

Un torchon traîne sur le dossier d'une chaise. Tout à l'heure elle le pliera et le posera près du poêle, à sa place.

Les paupières lui pèsent dans la pénombre.

L'enfant se lève, prépare deux assiettes des verres et une cruche d'eau. Elle tourne la cuiller en bois dans la marmite. Le mur suinte de vapeur.

La mère a sommeillé un peu. Le livre est resté ouvert.

Elle approche sa main blessée. Tourner une page. Approcher son visage et se cacher derrière ses cheveux.

Le nez collé aux pages la mère scrute les signes les appelle les supplie.

Sa main calleuse effleure le papier. Sa voix marmonne.

Elle sourit comme sourit l'enfant en la regardant.

*D'après «Les demeures» de Jeanne Benameur
«Aucune image ne s'éploie jamais. La femme qui, sans
grâce, appuie chaque pied bien à plat sur le carrelage de
la cuisine, ne se représente rien.»*



LE BLEU ET LE ROUX



IL VA NEIGER DANS QUELQUES JOURS. On fermera les yeux en dévorant une fondue savoyarde. Nos trois fromages côte à côte, et nos manches retroussées. Tu transmettras, presque comme une revanche, l'œuvre de Mohamed: *The Most Secret Memory of Men*.

L'amoureuse de dernière minute. Les tambours rouleront et nous célébrerons la nouvelle année.

Aucun mal ne t'atteint, héroïne, génie qui répand des rêves sur mes peurs. Tu portes les bombes. Tu salues mes matins les plus tourmentés. T'ont-ils connue, les gens de passage sur ton corps?

Je ne cherche pas à détruire ta parole. Plonger, simplement, en frappant l'eau de pluie. Puis je bois, en faisant jaillir ton sourire. Quand nos os touchent terre, tes yeux bleus entrent dans la lumière de la mer.

Ton cœur bat de l'aile. J'apprends à le nicher, très haut, avec les oiseaux qui prennent soin de leur sommeil. Alors qu'une musique te chasse de ta chambre à coucher, tu me rejoins, un peu désorientée, dans ma maison. Le poisson rouge corail est mort. Tu grimaces.

Tu prends ton air d'enfant, fascinée. Tes joues deviennent écarlates. Une flamme s'illumine dans l'iris de ton œil. Le poisson rouge vient de rendre l'âme, et toi tu es pleine de vie. Comment dire ma surprise? Tu tiens fermement, au creux de ta main, le poisson.

Ça y est, il neige. Les premiers flocons sont tout ronds. Le poisson, aveugle, englouti dans les profondeurs de son ultime voyage, verse son âme près de toi. D'une plénitude diabolique, tu le tranches d'un coup de doigt. Tu batailles, guerroies. La chair se rebiffe. Tu sabotes les nageoires. D'une redoutable froideur, tu tailles les écailles avec la pointe d'un petit couteau. D'un contrôle militaire, tu t'attaques à la colonne vertébrale. Une maîtrise d'acier. Les rayons osseux que tu sectionnes se serrent les coudes. Mais déjà, le poisson rouge n'est plus que poussière. Tu me fusilles du regard et me dis Quelle connerie la guerre! Je sais que tu dis ça pour m'emmerder, me provoquer. Je suis un homme qui travaille l'outil à la main.

La neige a disparu des trottoirs.



Les quelques feuilles rousses que personne ne ramassera, traînent, mourantes. Je maudis l'hiver qui glace et tue l'humain sans-abri. Tu fais semblant de fuir cette terre qui s'agite. Je me rapproche, me colle sur ta poitrine. J'entends ton cœur danser.

Soudainement, la nuit noire se pose sur nous et la lune s'endort. Nous entendons une marche, un pas d'une race animale, un pas de chien ou de loup. Assis sur le cul, avec de courtes pattes, le regard perçant, le museau et les oreilles pointus, la queue grande et touffue, un renard se tient là.



Qu'il vienne, de sa marche inclinée, qu'il vienne. Agile, rusé, astucieux, n'est-ce pas? Qu'il vienne.

Le soir, dressé au-dessus des mélèzes, inonde la montagne. Le soir où notre duel s'est presque dévêtu de son manteau rigide. Il vient, il est venu le renard, conscient de sa délicate charpente, de son pelage lustré et long. Ses instincts ouvrent l'horizon. Et d'un coup tu ouvres ta chemise.

Alice, j'ai l'impression d'être ridicule avec ce que je raconte. Toujours à attendre quelque chose de toi.

Tu lances tes chaussures. Tu décoiffes mes sourcils.

Tu fouilles dans mes cheveux, accroches un bisou sur mon crâne. Boum!

Le renard, silencieux, observe. De longues minutes. J'aime ta capacité inhumaine à être heureuse en un tournemain, à faire surgir brutalement le bonheur. J'ai l'air de somnoler. Le renard fixe cette vieillesse qui me prend d'un coup. Je suis en train de laisser pousser la racine du temps. Peut-être que cette nuit elle va me foutre la paix. Il y a dans ta beauté, Alice, quelque chose que je n'explique pas. Une magie éternelle, peut-être? La richesse d'une rêverie, peut-être?

Les nuages qui défilent dans le ciel, incoercibles, se mettent bout à bout, et vont mourir à l'horizon. Je ne sais plus ce que je dis.

Le renard me trouble. Animal de pouvoir, son cri m'impressionne. Tu lui tends la main. Je comprends. Si je veux être avec toi, je dois moi aussi tendre la main. J'ai envie de te voler. Tu frissonnes. Ai-je le droit de briser la glace? Voici l'arme: Va-t-en-guerre, esprit belliqueux, et promène ton drapeau sous la cuisse.

La neige bombarde de nouveau les montagnes savoyardes. Je suis un homme qui travaille l'outil à la main. Je suis attaché à ma pelle. Je déneige, complètement en larmes. Je déblaie. Et je prends sur moi. Repousser mes désirs. Censurer. Déneiger. Déblayer.

Une pudeur secrète me blesse. Je me cache les yeux. Ma défaite - gloire amputée -, présente à mon âme, me désespère. Je vois le ciel complice, et toi, Alice, sans réserve, butée et réjouie, tu me défies, Non, ne t'approche pas ou je hurle, me dis-tu. Alors je reprends mon emmental, blême de rage. Je te remercie de ce festin improvisé. Le

renard s'enfuit digérer, dans son univers hostile.

Il ne neigera plus.

*D'après "La Colère et l'Envie" d'Alice Renard (2023)
p. 69: "Isor, elle, ne réclame rien. En dehors de mon affection,
elle n'attend aucune réponse."*

